



pour ne pas perdre *sa vie* à la gagner

Témoignages sur le rapport au travail,
pour le Festival du Chômeur Alpin à
Grenoble, juin 2020

« Le temps payé ne revient plus, la jeunesse meurt de temps perdu » R.V.

Ne perdons pas notre vie à la gagner.

pour ne pas perdre sa vie à la gagner

Témoignages sur le rapport au travail
pour le Festival du Chômeur Alpin à Grenoble
juin 2020

*Pour proposer des témoignages ou pour toute remarque :
felin@riseup.net*

Les témoignages suivants ont été recueillis dans le cadre du **Festival du chômeur alpin** à Grenoble, moment festif qu'on a envie de faire tous les ans au squat du 106 rue des alliés à Grenoble. Pied de nez à la fête du Travailleur alpin, parce qu'on n'aime vraiment pas le PCF (parti communiste français), les expulsions à répétition d'habitants pauvres qu'il organise dans la ceinture rouge de l'agglomération grenobloise (Echirolles, Fontaine, Saint-Martin-d'Hères).

Parce qu'on déteste son versant autoritaire et complètement intégré au capitalisme (exemple de la future zone commerciale de Neyrpic). Ce festival est aussi un moment pour critiquer cette discipline du travail salarié qui infuse en permanence dans la société française.

Ce culte de la performance, du temps payé et de l'obéissance qu'on nous inculque dès l'école primaire, des gens le combattent, essayent de s'en défaire et c'est ça qu'on aimerait promouvoir pendant ces festivités.

On aimerait aussi montrer et propager la solidarité entre les classes pauvres et exploitées, même si ces derniers temps elle est brisée par les guéguerres des pauvres contre les pauvres que les gouvernants fomentent et même si la répression n'a jamais été aussi forte. On aimerait retrouver des pratiques, des envies, des liens vers des actions qui nous émanciperaient des patrons autant que du travail salarié.

Cette compilation de témoignages a été faite dans le but d'ouvrir des perspectives contre le monde du travail, en interrogeant des ami.es de luttes, qui participent au milieu squat ou gravitent autour.

Mettre en parallèle le rapport individuel et collectif de chacun.e au temps et à l'argent à travers des idées et des pratiques, avec les questionnements sur la vie que le monde du travail (et du chômage) nous fait mener, pour en faire émerger une critique radicale du travail, c'est ce qui a été la principale motivation de ce recueil de textes.

de neutralité éthique que l'on applique à la collectivité. Ceci serait une révolution.

Être contre le travail ce n'est pas forcément ne pas travailler. Alexandre Grothendieck et d'autres scientifiques, dénonçaient par exemple la collusion entre l'entreprise scientifique et les pouvoirs militaires et industriels ou le déploiement impérialiste des sciences « modernes ». Comme bien d'autres avant et après lui, des personnes au sein des institutions ont combattu et combattent leur travail (je ne parle pas ici des luttes syndicales). Être contre le travail et travailler n'est donc pas une contradiction. Je peux même ajouter qu'être contre le travail n'est pas être un militant anti-travail ou un activiste de cette cause. Il peut s'agir d'une posture morale et d'une conscience de ce qu'implique le travail tout en étant contraint de travailler ou/et de ne pas vouloir vivre différemment. L'anti-travail n'est donc pas le monopole des « alternatifs ».

Vivre hors-système est un mythe bien ancré. Pourtant, chacun.e à son endroit est soumis à la règle, le droit, l'impôt (foncier, TVA), les normes qu'impose ou interdit la production. Aussi le marché au noir est interdit, il faut nécessairement être reconnu comme « professionnel » pour vendre sa production. De même, certaines essences de plantes sont interdites d'être cultivées par des particuliers pour protéger les monopoles de l'agro-industrie. Et puisque nous sommes tous des prolétaires de plus en plus urbains donc de moins en moins autonomes parce que ne possédant d'autres ressources que nos nerfs, nos muscles et notre cerveau, nous devons toujours plus participer à la construction de ce monde que nous ne voulons pas. Dans ces conditions : avons-nous plus de possibilités de construire un autre monde si nous ne travaillons pas ? Les chômeurs sont-ils plus à même de construire un nouveau monde ?... A quand la révolution ?

La révolution ne se fera pas contre le patron mais contre l'usine, la révolution ne se fera pas contre Bernard Arnault mais contre le Travail (peu importe ce qui est produit) et le profit, la révolution ne se fera pas dans la lutte des classes pour partager le gâteau capitaliste mais contre la propriété. La révolution ne se fera pas en monétarisant tous les travaux mais en empêchant cette marchandisation, aussi, si on veut faire différemment ou autre chose et arriver à une autre société il faudrait empêcher l'expansion de l'économie, bloquer l'économie et la substituer par des productions de type socialistes.

pas à produire ce qu'elle produit déjà ? Donner des moyens ou des possibilités ne suffit pas à changer l'orientation d'une société ; il ne suffit pas de libérer à la marge, il faut s'en prendre au cœur de la société.

Ce que l'on constate c'est que le « choix » d'exercer des activités qui protègent individuellement des personnes des rapports les plus violents où les plus mortifères de la production est devenue la revendication principale dans la contestation (trouver les planques et les combines). La critique sociale permettant de développer une conscience morale s'enferme dans une moralisation des activités et des comportements. Chacun est mis face à « ses contradictions personnelles » et est ainsi jugé avec le prisme de la pensée libéral. La pensée Rabbiste du colibri « chacun doit faire sa part » s'applique très bien ici. Selon ce concept, si chacun « déserte » et vit de récup', nous arrivons mécaniquement à la disparition du travail. Seulement, ces choix de désertion individuels ne forment pas en eux-mêmes un en-commun émancipateur et les pratiques de récup' ne sont en rien une démarche vers l'autonomie (par exemple, l'histoire des Diggers aux U.S.A. qui faisait l'apologie des déchets que produit la société industrielle).

Donc, plutôt que de vaincre la domination (le travail, le capitalisme), il s'agit de « choisir » la position la moins pire (en général des postes en bas de l'échelle). Les critiques se concentrent sur des personnes, des identités et des activités plutôt que sur le monde qui aboutit à une production donnée à laquelle chacun.e est soumis. Nous sommes des enfants d'Eichmann comme dirait Günther Anders, dans le sens où la société du travail nous contraint à des productions dont la définition et les finalités nous échappent et aboutissent à un fascisme économique et de La technique (Ellul). L'exercice de la liberté individuelle prôné par certains anarchistes se fait ici au détriment d'une orientation vers la liberté sociale. Benjamin Constant montrait la différence entre la liberté des anciens et la liberté des modernes : « Le but des anciens était le partage du pouvoir social entre tous les citoyens d'une même patrie : c'était là ce qu'ils nommaient liberté. Le but des modernes est la sécurité dans les jouissances privées ; et ils nomment liberté les garanties accordées par les institutions à ces jouissances. ». Il faudrait donc, plutôt que de se diviser en se jugeant sur nos positions respectives dans la production, pouvoir soumettre la production à l'éthique. Rompre le principe d'individuation qui fait de nous des individualistes (même au sein de collectifs anarchistes squatteurs), soumettre au jugement ce qui établit nos modes de vies plutôt que soumettre nos modes de vies individuels au jugement. Voir ce que nous établissons comme règles et éthique collective. Il faut rompre l'idée

Une partie d'entre eux proviennent d'échanges écrits, d'autres sont issus d'entretiens à chaud, avec pour certains peu de travail de réécriture, d'où parfois les écueils ou incohérences possibles. Si le message ne ressort pas clairement dans tous les textes, l'intention de les croiser est d'en faire une critique d'un système qui nous asservit, dans un but révolutionnaire de destruction du travail.

Voici quelques questions qui ont été posées et qui ont servi de guide aux entretiens : quel est ton rapport au travail ? Travailles-tu / as-tu travaillé et pourquoi ? Quelles anecdotes veux-tu raconter ? As-tu un positionnement politique ? As-tu déjà essayé de perturber ou de saboter ton travail ? Fais-tu une différence entre les activités que tu peux avoir et le travail ? Quelles critiques fais-tu du monde du travail ? Quel est ton rapport au temps, à l'argent ? Quels sont/étaient tes liens avec ton/ta patron.ne ? Quel rapport as-tu avec Pôle emploi ? Pourrais-tu vivre sans travail rémunéré ?

Quelques définitions qui n'ont pas été explicitées lors des entretiens mais qui pourront aider à leur analyse :

Travail : Il ne faut pas entendre le travail ici comme l'activité, valable à toute époque, d'interaction entre l'homme et la nature, comme l'activité en générale. Non, le travail est ici entendu comme l'activité spécifiquement capitaliste qui est automédiatisante, c'est à dire que le travail existe pour le travail et non plus pour un but extérieur comme la satisfaction d'un besoin par exemple. Dans le capitalisme, le travail est à la fois concret et abstrait.

« Critiquer le travail n'aurait aucun sens si on l'identifie avec l'activité productive en tant que telle, qui, bien sûr, est une donnée présente dans toutes sociétés humaines. Mais tout est différent si on entend par travail ce que le mot désigne effectivement dans la société capitaliste : la dépense auto-référentielle de la simple force de travail sans égard à son

contenu. Ainsi conçu, le travail est un phénomène historique, appartenant à la seule société capitaliste et qui peut être critiqué et éventuellement aboli. »

Anselm Jappe dans *Crédit à Mort*,
Ch. "Politique sans politique"

Le **chômage** est inventé à la fin du XIX^e siècle pour distinguer les salariés privés d'emploi par les crises des autres pauvres. Marx évoque une forme de chômage en théorisant une «armée de réserve de travailleurs», mettant ainsi à jour les fondements du mode de production capitaliste, qui conduit à la paupérisation du prolétariat.

Des mesures publiques et privées commencent à viser spécifiquement les personnes qui ne trouvent pas d'emploi. Ce ne sont pas des pauvres, mais des « chômeurs », qui doivent recevoir autre chose que l'assistance publique.

En Grande-Bretagne, dans la logique d'une définition qui rattache le chômeur au salariat, l'opposé du chômeur n'est pas l'actif occupé mais, les «inemployables» (*the unemployable*) ou le «résidu», en France et aux États-Unis, le vagabond (*tramp, hobo*). Nous retrouvons ainsi la dichotomie antérieure qui distinguait le pauvre secourable car victime des accidents de la vie, tel l'orphelin, la veuve, l'invalidé..., du vagabond valide et sans travail moralement condamnable et souvent condamné par la justice.

Au XX^e siècle, dans un contexte d'industrialisation et de crise économique, la catégorie 'chômeur' repose sur des critères précis et stables. Le chômage au sens moderne du terme est reconnu comme un **risque inhérent au salariat et à l'organisation capitaliste de l'emploi** ; le manque d'ouvrage n'est plus considéré comme un phénomène exceptionnel et les termes chômage et chômeur sont désormais utilisés couramment. Salariés et chômeurs appartiennent donc au même groupe, les actifs, et sont clairement séparés des inactifs.

Interpellées par le mouvement ouvrier naissant, soucieuses de limiter les possibles causes de tensions sociales mais également d'assurer une main d'œuvre stable à l'industrie naissante, les autorités se posent la question de la prise en charge de ce risque. Quelques communes prennent

donne pas les moyens de faire différemment. C'est pas parce qu'on fait un banc en palette qu'on va questionner l'industrie du banc.

—
[Ajout de l'auteur du dernier témoignage qui nous semblait pertinente pour conclure cette brochure]

Cela me dérange que l'on présente des modes de vies et styles de vies eux-mêmes inscrits ou dépendants du capitalisme comme La solution. Cette façon de penser est très présente aujourd'hui car il n'y a plus vraiment de critique du capitalisme et du travail même dans les franges les plus radicales de la contestation. Il n'y a plus de pensée ou de perspective révolutionnaire mais seulement des volontés d'adopter un style de vie plutôt qu'un autre. Le slogan « change la vie » est devenu « changer sa vie ». Être contre le travail se résume à un refus individuel débouchant rarement sur une organisation collective ou un discours construit anti-travail. D'ailleurs la plupart mélangent le mot « travail » et le mot « activité » ce qui montre bien que la critique est confuse dans les esprits. Une différence claire n'est donc pas établie entre travail sous le capital et travail générique et ils sont ainsi appréhendés de manière indiscriminée (Myrtille, Giménologues).

Le chômage est une allocation dépendante du travail et soumise à la condition de rechercher un emploi, il n'est donc pas indépendant et émancipateur du système, il lui est intégré. Il en est de même du RSA que je ne défends pas, je ne vois pas ces rémunérations comme un but en soi ou même un but personnel. Je veux que nous sortions du capitalisme, pas trouver l'allocation où l'aide qui me convient le mieux (même si celles-ci pourront me permettre de ne pas être employé tout le temps). Ce rapport individuel à la rémunération est dû justement à sa construction individuelle. Chacun.e est soumis à des critères hétéronomes et est mis face à sa situation personnelle à défendre. Cela atomise et empêche de penser collectivement l'ordre des contraintes que nous impose l'État pour nous rémunérer. Il en est de même du « statut » : être étudiant par exemple est perçu comme un en-dehors au capitalisme, un espace préservé. Seulement, c'est un travail dans le sens où l'étudiant est aliéné à une production de connaissance correspondant aux besoins de reproduction du capitalisme. Il n'a pas de maîtrise sur les programmes, la finalité de ses études où la manière dont il souhaiterait étudier. Quand bien même aurait-il le choix et la maîtrise, la société ne continuerait-elle

travail... en fait la finalité c'est de mettre des lettres dans des enveloppes mais en réalité c'est participer au contenu de la lettre.

J'essaye de ralentir mon travail en général, en prenant le plus de temps possible pour faire des tâches, en ne faisant pas ce qu'on me demande. Par exemple j'enlève les batteries des téléphones comme ça je suis pas forcément joignable, je réponds pas forcément aux mails ou au téléphone, je respecte pas mes horaires.

Je travaille pour vivre avec les contraintes de cette société, mais je ne me dis pas que je travaille pour le temps libre.

Je fais une différence entre le travail et les activités que je fais au quotidien en dehors, parce que je choisis en partie mes contraintes, comment et avec qui je fais les choses, pourquoi, pour qui, toutes les questions qui sont pas trop acceptées au travail et qui sont difficiles à mettre en avant et à résoudre. Y a pas d'horaires dans mes activités courantes, j'entreprends quelque chose, ça prend le temps qu'on veut, suivant son propre rythme, on peut évoluer sur un projet, sur une idée, la façon de faire, on n'est pas bloqué par un logiciel, un protocole, on choisit les outils qu'on utilise, les moyens qu'on veut mettre en œuvre.

On vit dans une société qui nous rend obsolètes et inutiles, qu'on nous dise feignants ça change pas grand-chose, on est dans une société de surproduction de tout, à la limite celui qui est dit « feignant » est peut-être moins nuisible aux autres que celui qui produit.

Se donner un rythme, des objectifs, faire les choses avec un certain sérieux, ça me semble intéressant, et pour moi l'opposé du travail salarié (qui peut être bordélique) c'est pas le bordel où on fait n'importe quoi, je trouve ça intéressant qu'on arrive justement à se donner des contraintes adaptées, réfléchies, collectives, qui peuvent permettre de se substituer aux logiques du travail.

Donner des vraies possibilités d'autres choses, et que ce ne soit pas juste un hobby, du DIY qui sont parfois complètement improductifs, qui font juste croire qu'on peut faire différemment, alors que concrètement ça

des initiatives, mais ce sont surtout les organisations syndicales naissantes qui créent les premières caisses de chômage.

Les chômeurs doivent être capable de travailler, ce qui fait de la maladie, des handicaps ou d'un âge avancé autant de critères d'exclusion. De plus, le chômage doit être un statut temporaire et **les chômeurs doivent prouver leur volonté de travailler en se soumettant à des contrôles**. Une perte d'emploi n'implique pas nécessairement le droit à la protection sociale; une personne au chômage doit encore remplir d'autres critères. Le risque de chômage reste donc lié à la norme d'une activité lucrative régulière.

En France, la protection contre le chômage est bien ancrée dans le salariat qui s'accompagne, à travers les cotisations obligatoires de l'employeur et de l'employé, d'une assurance contre le risque chômage.

Il en résulte qu'aujourd'hui encore, près de la moitié des chômeurs ne sont pas indemnisés par l'assurance chômage, principalement les jeunes qui n'ont jamais ou trop peu cotisé, les chômeurs ayant épuisé leurs droits, et les indépendants non-salariés qui sont exclus du système de protection ou le travail domestique. Ce système distingue clairement l'indemnisation proprement dite du chômage et la lutte contre la pauvreté (par exemple avec le RSA ou la prime d'activité), même si celle-ci concerne les chômeurs qui n'ont pas droit à l'assurance chômage.

Le **revenu de solidarité active (RSA)** est une prestation sociale française, mise en place en 2009 en remplacement du RMI, suite à la critique de l'absence de projet et d'encouragement réel à l'insertion, et face au nombre toujours plus élevé de bénéficiaires.

Le RSA est géré par les conseils départementaux, versé par les caisses d'allocations familiales (CAF) et la mutualité sociale agricole (MSA). Il doit garantir à ses bénéficiaires (3 millions en 2018) un revenu minimum, qu'ils aient ou non la capacité de travailler, **avec en contrepartie une obligation de chercher un emploi ou de définir et suivre un projet professionnel visant à améliorer sa situation financière**.

Pour inciter les chômeurs à reprendre une activité rémunérée et aider les travailleurs modestes, la **prime d'activité**, a été mise en place depuis 2016 en remplacement du 'RSA activité'. C'est la CAF qui se charge du versement mensuel de la prime aux bénéficiaires.

1.

J'ai essayé de travailler le moins possible dans ma vie. En tout, combiné, ça représente peut-être 3 mois. Pendant longtemps, j'avais pas envie de travailler, je savais pas comment on faisait. En 2006 pendant le mouvement social j'ai rencontré des super squatteuses qui avaient jamais ou à peine travaillé dans la vie, ça a lancé ma carrière de « non travailleur (salarie) professionnel ». Pendant plusieurs années c'était facile car on squattait en ville avec les récup et la mutualisation d'argent avec certains potes avec qui on vivait (financement de thèses, RSA, etc). A 25 ans j'ai enfin eu le RSA et j'ai donc pu partager à mon tour l'argent, c'était génial ! A côté de ça, depuis peu, collectivement on travaille par et pour nous-même, pour récolter de la thune pour des chantiers ou autre.

Notre temps est volé au travail, y a rien de vraiment possible, on ne peut pas construire un autre monde, on ne peut pas faire différemment, parce qu'on nous vole notre temps, notre énergie, ça façonne notre façon d'être.

On devient en partie ce que nous demande le monde du travail, ça nous pousse à adopter certains réflexes, certaines pensées, certaines manières de faire, qui sont difficiles à se débarrasser par la suite et qui sont même naturelles. On le voit dans les associations ou les personnes à la retraite, qui mettent en avant les compétences qu'elles ont acquises dans le travail, c'est pas des compétences sociales mais souvent des compétences de gestion, de direction...

Pour moi y a deux temps qui sont volés : le temps de travail et le temps libre après. Le temps libre, on le dit libre par rapport au travail, mais en fait à la fois il faut renouveler sa force de travail alors qu'on est fatigué, donc c'est du temps volé, et à la fois il faut consommer tout ce qu'on ne peut pas produire dans la journée, dans des supermarchés, consommer des loisirs. Tout ce que prive le travail : la joie, l'amusement, la détente... on doit l'acheter sous forme d'un produit fini, on doit aller le chercher en voiture, on doit réparer ses outils, sa voiture, y a aussi le divertissement avec la télévision. C'est un autre temps qui t'est volé, à cause du premier temps volé qui te frustre et t'empêche d'être toi-même, et souvent c'est assez stéréotypé comme activité parce que t'as pas le temps ou l'énergie de la créer par toi-même, donc tu vas toujours acheter ces marchandises-là qui sont parfois chères et qui te poussent à travailler toujours plus.

Une fois on m'a demandé de surveiller un couloir vide, ça avait pas de sens mais je devais faire mes heures. Je trouve ça un peu flippant qu'on puisse donner ce genre d'instruction, tout le monde est conscient que ça ne sert à rien, peu importe le contenu du travail, l'essentiel est de faire ses heures. Autre chose de flippant, quand on se retrouve à faire de l'administratif, que ça devient machinique, et qu'on ne se rend plus compte de ce qu'on met dans les enveloppes, de ce qu'on fait concrètement et de ce à quoi on participe. Le fait qu'on soit tellement éloigné de la finalité de son

des déchets de la société industrielle. Ce que je souhaite c'est plutôt avoir conscience que le travail est mauvais et contient une déresponsabilisation de tout le monde, toute une organisation de société spécialisée, une société où personne ne choisit ce qu'il fait. Remettre en cause ça, collectivement, pouvoir en sortir, se donner les moyens pour ça, et actuellement c'est assez difficile. Plus on avance dans une certaine organisation, plus c'est difficile d'en sortir, puisque tout est organisé dans le sens du travail, même le chômage ou le RSA.

Je ne regarde pas trop mes dépenses même si je ne consomme pas trop. Je trouve ça parfois bizarre le salaire car quoique tu fasses tu touches toujours la même somme par mois, ça montre bien que peu importe le contenu de travail, t'es rémunéré de la même sorte. Je ne dis pas, par contre, qu'il faudrait évaluer chaque contenu/ quantité de travail pour voir quelle valeur économique il représente. Après je me pose pas trop de questions sur ce que je fais de mon argent, j'ai pas l'impression que c'est forcément un poids parce que j'en ai suffisamment.

J'ai l'impression que mon temps est volé par le travail, en plus en ce moment au travail on nous fait faire nos heures mais ça n'a pas de sens car il n'y a pas de tâches à faire. Y a vraiment cette idéologie du travail : t'es payé donc t'es censé employer ton temps au travail, même si t'as rien à faire. On va te demander des tâches absurdes. Je discutais ce matin avec un agent d'entretien qui disait qu'il attendait la retraite et qu'il voulait ses trimestres donc il continuait à travailler même si ça n'a aucun sens pour lui, il était en arrêt maladie longue durée sauf qu'il ne cotisait plus, donc il est poussé à continuer son travail d'agent d'entretien et pendant qu'il est au travail il fait tout pour prendre le plus de temps possible parce qu'il a une prothèse au genou, il souffre donc il essaye de ralentir au plus son travail ; chaque jour il essaye de perdre le maximum de son temps au travail, d'être le plus lent, alors que s'il était chez lui, qu'il ferait des trucs pour lui, il pourrait être un minimum efficace, faire des choses qui lui parlent, et là il est vraiment condamné à rester un an de plus.

Une de mes idées politiques, c'est de participer le moins possible à cette société. Moins t'as de fric, moins t'y participes. J'ai pas le temps de travailler, je fais d'autres trucs beaucoup plus intéressants.

Mes autres activités, je peux les considérer comme du travail, mais la grosse différence c'est que c'est pas rémunéré, et les contraintes qu'il peut y avoir elles sont imposées par moi ou les autres potes, que ce soit pour les potagers, chantiers, cueillettes, transformation, organisation d'événements, récup, vol.

Un autre aspect de ma vie c'est les cantines, la seule activité que je considère comme étant un métier, et qui peut me faciliter la vie matériellement, quasiment jamais en échange d'argent mais en nature, par exemple en gasoil, ou en bouffe, surtout quand y a des gens qui ont et donnent beaucoup de thune, lors de commandes plus grandes,

Quand j'ai travaillé aux abricots pendant un mois, au bout de quelques jours on nous a dit qu'on allait bosser aux cerises et que c'était payé à la tâche, ce qui est une arnaque totale (on gagne 5° uros de l'heure si on va pas très vite).

Le patron et la patronne ont décidé de me mettre au tri des cerises et de me payer à l'heure, j'étais d'accord mais quand les cerises étaient finies, on est retourné aux abricots, ils m'ont mis au tri sur un tracteur, plein champ, plein soleil, j'étais contre et je leur ai dit, mais ils en avaient rien à foutre. J'avais vraiment besoin de thunes et j'avais la flemme de chercher du travail ailleurs alors je suis resté, et j'ai jamais trié, je jetais les abricots qui leur convenaient et je gardais les autres dans les cagettes. C'est du petit sabotage mais ça soulage !

Ils ne s'en sont jamais rendu compte, et en plus de ça, ils m'ont payé plus parce que le tri est plus fatigant que la cueillette. En parallèle, comme j'étais avec la patronne toute la journée, j'essayais de lui expliquer qu'elle avait une vie de merde à exploiter les salariés comme si c'était ses esclaves. Je crois qu'elle m'a jamais écouté.

Mon premier rendez-vous avec une assistance sociale, je lui ai dit que je sortais de prison avec un contrôle judiciaire très long, elle m'a proposé d'aller voir un psy pour prendre des médicaments, que ça me permettrait d'accepter la hiérarchie et de me réinsérer.

17.

J'ai pété un câble, en l'insultant et en la menaçant physiquement, du coup une secrétaire est arrivée, qui a fini par être plutôt d'accord avec moi, elle m'a envoyé voir un supérieur hiérarchique qui a fini par me dire d'aller m'inscrire à Pôle emploi (et j'ai appris que la travailleuse sociale avait déjà eu un blâme pour les mêmes raisons).

Pendant deux ans, j'ai eu des rendez-vous avec une travailleuse sociale détachée de la CAF qui me donnait des rendez-vous tous les mois auxquels j'allais pas, en prétextant que j'avais pas réussi à faire de stop. J'ai fini par accepter de faire une formation en maraîchage, pas forcé, ça m'intéressait. La travailleuse était tellement nulle qu'elle a rendu le dossier après la date limite. Je lui ai jamais caché que je voulais pas bosser. Au bout de deux ans elle m'a envoyé à Pôle emploi, c'était hyper tranquille, j'ai eu deux rendez-vous en un an avec un mec qui pensait que jamais je ne trouverai de taf.

Une de mes stratégies principales est de changer d'adresse régulièrement dans un autre département, ça relance le truc à zéro. C'est une technique partagée par pas mal de potes.

Un autre truc c'est que de fait j'ai pas bossé depuis 14 ans, j'en ai 33, ils n'y croient plus, y a même plus besoin de leur dire, en plus quand je les vois je suis bien crade, je me lave pas. Une des rares fiertés dans ma vie, c'est de toucher le RSA depuis 8 ans sans interruption.

Y a quand même un truc qui me manque par rapport au taf, c'est ce que j'essaye de reproduire dans ma vie, c'est un rythme de vie, vu que les périodes où je glande pas mal j'ai plutôt tendance à déprimer ou à me droguer plus. C'est aussi possible de vivre comme ça avec moins de moyens selon les endroits et les époques parce que j'ai toujours vécu avec d'autres personnes (seul c'est beaucoup plus galère, surtout à la campagne). Avec le RSA ça m'a donné encore plus de liberté car il y a moins besoin de penser à l'argent, à penser à survivre, on a plus le choix quand on n'a pas envie de voler, c'est plus facile.

L'argent du RSA crée aussi des angoisses en moins pour les amendes ou les procès, ça facilite grâce aux caisses anti-répression.

Je travaille pour l'argent, j'ai tendance à traîner des pieds pour aller au travail, j'essaye d'en faire le moins possible et trouver le travail le moins pénible, où je veux pas forcément donner des instructions mais plutôt en bas, où j'ai pas trop de responsabilités, où je suis plutôt tranquille. Tout en questionnant quand même ce que je fais et en essayant de dire aux collègues et aux chefs s'il y a des trucs bizarres ou qui ne me semblent pas aller dans le bon sens ou qui servent à rien. C'est pas parce qu'on me demande de faire des tâches inutiles qui me demandent peu d'énergie que je vais être d'accord et les faire.

J'ai commencé à travailler il y a 4 ans, je pense arrêter pendant 2 ans pour être au chômage, et après voir si c'est faisable en terme d'argent, et si ça l'est, continuer pour être au RSA. Voir si c'est tenable, et sinon retravailler.

Si on vit avec moins, il faut regarder plus à la dépense sur tout, il faut plus de temps pour récupérer des choses, faire par soi-même, en dépendant d'opportunités sur internet, ce genre de trucs ; la précarité demande d'être plus connecté parfois. Si on fait le calcul, ça prend beaucoup plus de temps et d'énergie d'être précaire que d'avoir un peu d'argent et finalement peut-être qu'on fait moins de choses absurdes en travaillant, parfois.

Je suis contre le travail, mais dans certains emplois y a des choses qui peuvent être utiles, y a des choses qui ont un sens, malgré le fait que la société du travail a tendance à ne pas avoir de sens et à être abstraite et à répondre à des besoins qui n'en sont pas forcément.

Je pense qu'il faut abolir le travail, il faut qu'on fasse plus d'activités, pas liées au besoin de l'économie mais à nos propres besoins, qu'on détermine ceux là, voir ce qui est faisable, quels moyens on emploie pour arriver à vivre dignement, ce qu'on souhaite, voir quelle organisation collective on se donne et c'est pas quelque chose qu'on peut faire individuellement, ou seulement partiellement.

Certaines personnes peuvent choisir de ne pas travailler dans un certain contexte, mais souvent en dépendant de la société du travail,

déjà très bien, et il faut dire que leur créativité en la matière est impressionnante.

J'aimerais bien que le travail soit mieux réparti, qu'on bosse tous un peu mais moins qu'en ce moment. C'est peut-être un peu utopique mais je pense qu'il y a plein de 'bullshit jobs' qu'il faudrait supprimer. Et puis je me souviens d'avoir lu un livre sur les 'jobs à la con' qui disait que «plus on était utile, moins on était payé». Il y avait quelques exceptions, par exemple parmi les artisans et les médecins mais dans l'ensemble c'est une conclusion que l'auteur avait tirée de plusieurs études et d'expérimentations, et c'est vrai que c'était assez criant de vérité. Ce serait cool de rétablir un peu de logique dans tout ça.

Je ne comprends pas trop qu'il y ait autant de gens qui s'obstinent à bosser avec autant d'acharnement alors qu'on n'a pas besoin de produire autant. Ça me fait penser à « *L'éloge de l'oisiveté* » de Bertrand Russell que je suis en train de lire. Il explique qu'avec nos méthodes de production, on pourrait tous bosser moins, et au lieu de ça y a une partie des gens qui bossent à fond et une partie qui galère ; c'est super mal foutu et un peu débile.

Dans mon métier, on manque tellement de profs que certains collègues se sont vus refuser leur démission. On en est arrivé à ce point qu'on ne peut plus démissionner tranquillement.

Je ne me vois pas vivre sans travail rémunéré. Bien que vivant entourée de chômeurs heureux et apparemment épanouis, j'ai pas hyper envie de dépendre de l'état. Après on peut vivre sans travailler et sans bénéficier d'aides, mais là je dois admettre que ça devient assez balaise. Il me faudrait peut-être une formation auprès des gens vivant en squat pour atteindre ce stade là ; j'ai aussi prévu de lire le « *Manifeste du chômeur heureux* », j'aurai peut-être changé d'avis d'ici là !

2.

Je n'ai que peu voire pas d'expérience de travail salarié, simplement du babysitting payé au black et une colonie de vacances dans laquelle j'ai été animatrice 2 semaines mais où je n'ai pas été rémunérée car j'étais stagiaire BAFA. Cet été je devrais (enfin?) avoir mon premier bulletin de salaire en étant animatrice dans une colonie, mais c'est pour gagner trois picaillons, 34 euros par jour pour faire du 24h/24 sur 2 semaines, c'est beaucoup moins qu'un Smic...

Je suis très mal à l'aise avec la hiérarchie et l'autorité, chaque chose devient pour moi un stress dans la mesure où je suis censée fournir une performance qui est contrôlée par quelqu'un qu'on décide « supérieur » à moi, où je suis censée m'intégrer à un cadre, des horaires, des règles, des codes, qui ne correspondent pas à mes valeurs, à mes manières de faire, de voir le monde... Tout cela me donne l'impression de devoir jouer un 'faux moi', préoccupé par des choses superficielles, stressé et désireux de donner le meilleur de moi-même dans des tâches absurdes, s'exprimant difficilement sur ce qui le dérange par peur d'être réprimandé, remis à sa place de simple « exécutant ».

Même si je trouve certaines choses fausses, je me sens obligée de prendre le rôle qu'on m'a attribué pour obtenir la reconnaissance promise de mon travail. Bien qu'on se sente anarchiste dans l'âme et qu'on théorise le reste du temps sur le refus de ce genre de forme de domination, quand on doit rendre des comptes à un patron, être en relation avec un supérieur, et qu'il exige certaines choses de notre part, c'est difficile d'arriver à s'affirmer, par peur de se compromettre, de perdre son travail... Je trouve ce système hiérarchique très épuisant psychologiquement, je pense qu'il se situe à l'inverse d'une vie authentique, où l'on peut prendre des décisions par soi-même et en assumer la pleine responsabilité, exercer librement sa créativité sans être castré et programmé à des tâches dénuées de sens, mais surtout dangereux, en ce qu'il nous conduit à tous être des exécutants sans autonomie, obéissant à une machinerie sur laquelle nous avons peu ou pas de pouvoir, rouage parmi les rouages, fourmi parmi les fourmis.

Je vis pour l'instant avec des aides financières de la CAF et de mes parents le temps de finir mes études. Je ne suis encore jamais vraiment «

entrée sur le marché du travail » et j'espère arriver à vivre sans jamais y entrer véritablement. Je ne me suis jamais vue travailler de la manière dont le travail est conçu aujourd'hui, surtout pas dans les jobs et travaux qui nous sont proposés actuellement... Je pense que je ne le pourrais pas, psychologiquement, éthiquement, cela me paraît impossible. Perdre sa vie à la gagner, travailler des heures dans des boîtes pour rentrer s'enfermer dans sa boîte le soir, pour reprendre les mots de Pierre Rahbi, cela me paraît impensable ! Sans imaginer que c'est une vie simple et paradisiaque qui m'attend, j'imagine ma vie une fois mes études terminées dans un lieu où je ne payerai pas de loyer mais où je produirai, créerai, travaillerai en collectif à une autonomie alimentaire, médicinale... Gagnant peut-être, par-ci par-là, quelques euros pour compléter, mais en étant toujours mon propre chef !

Quand je dis n'avoir jamais travaillé je parle bien de travail salarié car pour moi j'ai l'impression de n'avoir fait que travailler depuis de nombreuses années...

C'est une des choses que je reproche à la vision qu'on a du travail aujourd'hui : seul ce qui est rémunéré est considéré comme un véritable travail, il est le seul à être vraiment reconnu par la société et qui nous permette de subsister... J'ai l'impression de pâtir de cette vision des choses depuis que j'ai commencé à m'impliquer dans des causes écologistes au lycée.

Mes dernières années de lycée comme mes premières années à la fac ont été un véritable bazar étant donné le temps que je consacrais à ces nouvelles activités : j'ai rejoint des collectifs, créé une asso, organisé et participé à de nombreuses actions, préparé des conférences et débats, écrit articles et même un livre sans jamais gagner d'argent. Je jalousais même certain.e.s salarié.e.s d'assos que je côtoyais et qui gagnaient leur vie ainsi sans être beaucoup plus impliqué.e.s que moi ! Pour moi, tout cela, c'est un travail énorme, qui prend beaucoup de temps et d'énergie. Pour beaucoup, ce sont de simples « activités bénévoles ». De la même manière, jamais mes cours n'ont été aménagés de manière à prendre en compte cette forme de travail parallèle, je redouble cette année par exemple pour rattraper les matières où j'ai été trop absente pour m'être trop consacrée à d'autres causes qui me paraissaient plus urgentes... Tout cela ne fait que souligner à quel point on envoie aux jeunes des injonctions paradoxales : il faut

Un des avantages de ce boulot, c'est que j'ai pas vraiment de rapport avec mes supérieurs, j'ai rarement l'occasion de parler à mon directeur, d'ailleurs j'en change souvent. Et puis on voit rarement les inspecteurs. On a la chance d'avoir pas mal de liberté au niveau pédagogique, c'est une liberté toute relative mais ça fait du bien.

On se trouve souvent dans des situations hallucinantes quand on est remplaçant, mais au moins on sait qu'on aura une anecdote à raconter avec le recul.

Par exemple pendant le confinement j'ai été mutée dans un lycée et un collège, donc j'ai parlé à des inconnus pendant un moment, j'ai du remplir des informations les concernant alors que je ne les connaissais pas ou peu, c'était un peu étrange.

Récemment j'ai appris que je devais faire cours pour le lendemain à des lycéens sur un cours que je n'avais pas lu, tout en faisant croire que je l'avais lu, c'était un mélange d'improvisation et d'imposture. J'ai réussi à sauver les meubles et je crois que c'est un cas de figure qui arrive assez rarement.

Cette année j'ai été mutée juste pour une journée dans un collège. Le proviseur m'a dit « on vous demande pas de faire des cours construits, c'est juste pour rassurer les parents » ; je savais pas trop comment le prendre, et les élèves n'ont pas compris grand-chose à la situation, et je n'ai pas pu leur expliquer vraiment les raisons de ce passage express. C'était assez bizarre.

Le sabotage de mon boulot a lieu assez régulièrement mais pas forcément du fait de ma volonté, généralement on bosse pour des élèves qui n'ont pas envie d'être là.

C'est un peu la particularité de ce travail, on s'investit mais y a pas vraiment de personnes heureuses de recevoir ça derrière, les élèves ont pas mal développé l'art du sabotage. Parfois j'ai l'impression que je peux pas faire grand-chose pour eux alors je les laisse un peu saboter leur scolarité alors que je suis censée toujours les pousser à travailler mais on se rend compte assez rapidement que c'est plutôt vain. J'ai l'impression que c'est un peu l'essence même de mon boulot d'adapter et de gérer les tentatives de sabotage de mes élèves, ce qui fait que j'ai pas vraiment besoin de réfléchir à des méthodes de sabotage, parce qu'ils s'en chargent

sauvegarder le code de travail, qui protège les salariés, qui est le fruit d'une lutte. A la fois je placerais mon énergie dans une autre lutte que celle de la sauvegarde des droits d'une aliénation, même si ça peut-être pire qu'aujourd'hui ou si c'est pire dans d'autres pays qu'ici.

Les formes de travail qui m'intéressent c'est ceux en communautés, c'est des activités au plus près de nos besoins, élémentaires, comme se nourrir, se loger, se vêtir, se chauffer. Peut-être aussi des activités qui enrichissent la vie des personnes, qui mettent en lien des personnes, qui transmettent des savoirs et savoir-faire.

16.

J'ai commencé par des petits boulots étudiants, et là ça fait environ 5 ans que je travaille en tant que prof remplaçante de français, dans des lycées ou des collèges. On peut être envoyé tout près de chez nous ou à 50 km maximum, ce qui permet de découvrir plein d'établissements et des publics différents, ce qui est assez enrichissant.

J'ai un rapport plutôt passionnel à mon boulot, parfois je trouve ça vraiment génial, quand par exemple les élèves passent des oraux et qu'on découvre des qualités jusque là insoupçonnées ou alors quand on lit des textes et que pour une fois ils écoutent et ça les passionne, ça arrive quand même de temps en temps. Dans ces moments là je trouve ça incroyable d'être payée pour ça, parce qu'on peut considérer qu'on est payé pour lire des bouquins, c'est assez cool. D'autres fois c'est horrible, on a l'impression d'être seul face à une armée d'ados réfractaires, quand ils ont décidé de nous pousser à bout, et ils sont tellement doués pour ça que parfois ils y arrivent. Donc c'est hyper variable, mais je pense que c'est ça que j'aime bien, au moins on ne s'ennuie pas, tous les jours il y a des choses inattendues. C'est à la fois très stimulant et assez fatigant. Pour l'instant heureusement les moments géniaux compensent les moments pénibles, j'espère que ça va durer, mais j'ai quelques doutes sur la question.

s'engager, mais continuer de bosser d'arrache-pied comme si on n'avait rien d'autre à faire de notre vie.

Même au sein de mon entourage, ce travail n'est pas toujours reconnu, on me renvoie à des privilèges étant donné qu'effectivement je ne suis pas contrainte de bosser dans un fast-food, que je peux faire ce que je veux de mon temps libre... Mais je ne trouve pas ça juste : certes, être engagé au sein de collectifs et associations est plus enrichissant, gratifiant, et plein d'autres choses, mais cet engagement, qui peut vite devenir lourd et quotidien, ne devrait pas moins être considéré comme un travail. De même que les études, qui sont un travail à plein temps non-reconnu (je ne m'étalerai pas sur la précarité du statut d'« étudiant »)... De même que toutes ces choses que l'on fait par soi-même, qui demandent du temps et occupent des journées entières, et qui sont un « travail fantôme » souvent réalisé par des femmes d'ailleurs : cuisiner, fabriquer ses produits d'entretien et médicaments...

J'ai l'impression que tous attendent de moi qu'à la fin de mes études j'arrive à mélanger mes différentes activités dans une forme qui me permettra de gagner de l'argent. Mais quand j'y réfléchis plus profondément, d'une part je me vois mal monnayer les choses que je fais ou que je peux produire, faire rentrer tout cela dans le cadre d'un rapport marchand ; d'autre part je reste persuadée qu'en réalité les travaux qui peuvent être reconnus par la société et nous permettre de gagner de l'argent, ne sont que (ou en majeure partie) ceux qui apportent une contribution et font fonctionner le système industriel -ou ne le menacent pas en tout cas. J'ai l'impression que tous ceux qui apportent une valeur non monnayable, ou quelque chose d'autre, sont condamnés à vivre dans la marginalité ou à être récupérés et dénaturés par le système.

C'est pourquoi des fois je me dis que la meilleure chose à faire, si on veut détruire ce système qui nous détruit, c'est bien de refuser de travailler ! Sinon nous sommes condamnés à faire tourner la Mégamachine, l'État, le capital, l'industrie, tel un Eichmann inconscient !

3.

Actuellement j'essaye de vivre sans travail salarié et de me débrouiller autrement, je sais pas trop combien de temps ça peut durer, pour l'instant ça me va. Le fait de refuser le travail salarié me permet de me réapproprier mon temps. Je ne suis pas contre le travail, je cherche à m'en libérer le plus possible. J'ai eu la chance de pouvoir avoir des parents qui me payent le permis, ce qui n'est pas le cas de tous mes potes. J'ai eu cette opportunité de faire autrement, je reconnais cette chance. J'envisage de travailler dans le futur, pour essayer de mettre un peu d'argent de côté, pour mieux survivre après.

On est dans une relation de dépendance au système capitaliste, on est parfois obligé d'acheter et donc d'avoir beaucoup d'argent, même quand on fait beaucoup de débrouille.

Une partie des activités que je fais peut être assimilé à du taf, la rémunération ne va pas que pour moi mais pour le collectif. Je me fixe des contraintes mais je consens à ça, elles me vont. Ça m'est déjà arrivé de faire une sorte de burn-out d'activités, notamment autour de l'aide sociale, chose épuisante car très prenante mentalement. J'ai facilement géré ce burn out, je suis parti quelques jours, j'ai pas eu besoin de médecin de travail ou d'arrêt, j'ai juste pris du recul, et j'ai réussi à revenir pour refaire ces activités, de façon un peu différente. C'était une période assez intense dans mon collectif. Habiter en collectif, ça fait une stimulation où les choses à faire arrivent d'elles-mêmes. J'arrive à gérer mon temps à faire des trucs perso et des trucs collectifs.

J'ai fait plusieurs stages dans des entreprises, ça m'a pas mal angoissé. Pas tellement les horaires parce que c'était pas trop cadré, je bossais un peu puis je glandais. Quand j'en avais marre de taffer, je faisais autre chose. C'était un stage de recherche, j'ai eu l'impression que c'était complètement inutile. L'intérêt de ce taf était de faire du lien avec des chercheurs mais ça a pas marché, j'ai arrêté mes études après.

Je suis sorti de mon premier rendez-vous à Pôle emploi en me faisant de la peine tout seul, la conseillère a appuyé sur le fait que j'étais misérable et

qu'on consommait, alors on a arrêté d'y aller. On a appris plus tard qu'il s'était acheté une voiture BMW et un scooter, on s'est dit que c'était un peu le salaire qu'on n'avait pas eu durant ces 8 mois !

Là je travaille 15 heures par semaine, c'est déjà bien assez. Quand je vois des collègues qui sont à 35h, je trouve ça horrible, ils ne pensent qu'au boulot, ils sont sur le groupe 'whatsapp' du magasin. Moi je fais 15h sur 2 jours, c'est assez supportable pour une activité qui me donne un salaire. En plus de ça j'ai la prime d'activité, sans ça je serais mieux au RSA. Maintenant j'ai 5 jours où je suis à la maison, mon temps m'appartient, je l'ai pas vendu ou loué.

Vivre de cette manière, passer peu de temps au travail pour dégager du temps, c'est aussi rogner sur les envies, les pulsions d'achats, les besoins parfois, moins sortir et manger dehors, faire une croix sur l'idée de mettre de l'argent de côté, essayer de se débrouiller pour faire des excursions pour pas cher. Travailler ses besoins, ses envies. La chose la plus importante, c'est de dire que mettre de l'argent de côté, t'oublies.

S'extraire de l'idée qu'après les études tu trouves le boulot qui paye le mieux, que tu vas gravir les échelons, qu'on met de l'argent de côté, pour investir, acheter un appart, une voiture. On est encore plus pris dans l'engrenage, enchaîné, on s'en sort pas.

Plus que les choses matérielles, c'est la mentalité qu'il a fallu changer. Par expériences décevantes souvent, à chaque fois que j'ai cru que je pouvais dégager de l'argent de côté, fallait réparer une machine ou une panne de voiture. En tant que pauvre tu te prends une claque, où tu dois payer tes impôts, t'es toujours rattrapé. Vaut mieux abandonner, arrêter de faire des plans, voir presque au jour le jour, se contenter de ce qu'on a, c'est comme ça que je me suis extrait de tout ça .

Et puis j'ai eu des réflexions là dessus avec la lecture de Marx aussi avec l'expropriation de la survaleur, et aussi avec le scandale financier de 2008 avec la crise autour des banques et des crédits à la consommation.

L'idéal du travail ce serait toute une société à réinventer, j'ai du mal à voir l'aboutissement des luttes syndicales, pour le droit du travail. Par exemple la lutte de 2016, à la fois je comprends qu'il faut se battre pour

Une fois j'ai assisté à une conférence, j'ai pas tout suivi parce que je suis arrivé en cours de route, mais ça parlait de la critique de la valeur travail, à propos d'Anselm Jappe, ça disait qu'il faut abandonner la notion de travail.

Je dirais qu'il faut au contraire étendre la valeur travail à toute activité, sans la réduire au salariat et à la production efficace. J'aimerais bien que l'on reconnaisse dans les activités humaines qu'elles ont un lien essentiel entre les gens, au sein d'une communauté ; ne pas exclure la méditation, le jeu, etc.

Le seul sabotage que je fais, c'est de ne rien foutre. Je travaille dans une épicerie, de temps en temps je tire un truc, ou alors je ne bipe pas certains produits en caisse. Juste du fait de ma présence, qui est déjà une de mes missions de taf, le patron en tire déjà une sur-valeur. Du coup je me contente d'être assis, de ne rien faire. Peut-être que ça permet à des gens de voler des trucs. Je fais ça car d'être au magasin ça ne me plaît pas, y a des jours où j'ai pas envie d'y aller. Voler des trucs, c'est parce que c'est facile de voler.

Y a une fois j'avais un pote qui travaillait gratuitement dans un bar à chicha, pour filer des coups de main au patron, en échange d'avoir un statut privilégié, ça m'a plu, je voulais faire pareil. Alors j'ai bossé comme ça tous les soirs pendant 8 mois. On a été 3 potes à faire ça, on avait de l'argent par ailleurs, on s'en foutait un peu d'être payés, c'était comme si c'était notre bar et ça nous allait.

Une fois on voulait pas ranger les canapés, c'était un salon marocain géant de 400 m2, on avait eu du monde, du coup il a râlé sur nous, il a commencé à les ranger, il est revenu vers nous avec un billet de 500 euros, en disant « regardez ce que j'ai trouvé sur la table de Mouss », qui était un gars connu pour être dans les trafics de drogue. Du coup on a fouillé les coussins pour espérer trouver des billets, puis finalement on a rangé aussi les canapés, on n'a rien trouvé du tout ! On a compris après qu'il avait sorti le billet de sa poche.

A un moment on s'est pris la tête avec le patron qui exigeait des choses de nous alors qu'il nous payait pas, et il était de plus en plus radin sur ce

sans domicile fixe, j'avais envie de pleurer. J'essaye d'avoir une relation humaine avec les travailleurs de Pôle emploi, j'ai une tante qui y bossait et qui a fait un burn-out, avec un rythme imposé, des managers cons, j'ai de la peine pour eux.

Dans certains contextes, notamment de la famille, je ressens une sorte de honte sociale. On me dit parfois « t'es le plus intelligent de la famille, on comptait sur toi pour réussir... » J'ai l'impression d'avoir déçu, j'étais l'investissement de mes parents qui voulaient la reproduction sociale, ils étaient de classe moyenne, enfants d'ouvriers.

Je me sens entre richesse et pauvreté. Richesse intellectuelle, culturelle, apprise en squat ; pauvreté par rapport au manque de confort, à l'argent.

Je vis entre confort et inconfort, dans les squats y a pas d'eau chaude, pas de chauffage mais à côté de ça on se fait des jus de fruits frais grâce à un extracteur de jus.

Je vois ça comme une position de pirate ; j'ai appris à m'adapter à mon environnement en squat, et j'ai fréquenté des milieux bourgeois sans l'être, je m'adapte aux situations. C'est une forme d'ingénierie sociale, de manipulation pour arriver à ses fins dans des contextes institutionnels.

Le travail, c'est un serpent qui se mord la queue. Un taf pour payer une voiture qui sert pour aller travailler. Le temps passé à travailler en terme capitaliste ne vaut pas le temps passé à faire des récups, même si c'est plus hasardeux, y a moins de stock, etc. Une autre chose qui t'enferme dans le travail c'est le crédit.

J'ai l'impression d'avoir beaucoup d'argent, d'arriver à économiser avec mon RSA, j'ai peu de besoins financiers. Je peux me permettre des luxes, du matos artistique, avec un mode de vie drastique, j'ai mis fin à certaines addictions, avec une considération financière mais pas que. Je me suis imposé des contraintes, par exemple j'ai arrêté de fumer, tout ça est un

mélange de positionnement politique, de raisons sanitaires, pour mon bien-être personnel.

La critique du travail m'a été influencée par le mouvement des situationnistes, quand j'étais étudiant. Je ne me projetais pas dans le monde du travail. J'ai cherché du taf dans des boîtes informatiques à Paris, mais je me sentais pas du tout à ma place, j'étais pas moi-même. Après j'ai des potes qui m'ont proposé du taf et j'ai refusé. Je voyais un gros problème politique à bosser pour des entreprises du CAC40, ça me posait plein de questions, je voyais pas d'éthique là dedans.

Je fais des trucs informatiques mais de façon bénévole, plutôt dans les milieux restreints, pour des potes, des lieux politiques. Je suis dans des groupes d'entraide pour avoir une bonne « hygiène informatique », je suis passé de trucs pointus à faire plutôt pour « les masses ». Je considère souvent les libristes comme des anarcho-capitalistes. Je préfère me voir comme un pirate de la vie qu'un pirate de l'informatique.

J'ai déjà fait d'autres trucs pour de l'argent au black, comme vendre des petites quantités de drogue en festival.

On peut pas imposer son positionnement aux autres, c'est une chance de ne pas travailler, de ne pas avoir d'enfants ; c'est un mode de vie choisi.

4.

Mon rapport au travail est à priori assez simple, puisque je ne fais pas de travail salarié et que je ne compte plus en faire. Donc je suis un retraité. Un retraité de 26 ans, mais techniquement retraité quand même.

Après je fais pas mal de travail non-salarié et parfois il m'arrive même de travailler de manière excessive quand mon humeur et les circonstances s'y prêtent.

Déjà depuis que je suis jeune, même avant de devenir un anarchiste radicalisé sur Wikipédia, je n'ai jamais vraiment pris du plaisir dans le

du matos par exemple, pour aider des potes, c'est un comportement un peu schizophrénique. Ou quand y a un patron, on peut toujours le faire chier, lui crever ses pneus.

J'ai jamais trouvé de travail avec Pôle emploi. On fait juste des formations qui servent à rien, et ça sert pour les papiers.

Je vois aussi les métiers de la rénovation et du bricolage comme quelque chose de politique, ça peut servir dans n'importe quel monde.

15.

Je travaille actuellement en CDI, je bosse depuis que j'ai 17 ans, j'ai commencé par passer le BAFA, j'étais bien content de travailler, de me faire de l'argent pendant les vacances.

Quand j'étais plus jeune, mes seules rentrées d'argent c'était les anniversaires et le travail pendant les grandes vacances. Ça a toujours été pour l'argent, ça me permettait de faire des sorties, avoir des loisirs ou des occupations. Étant étudiant il y a une année où je n'avais plus de bourse, c'était nécessaire de bosser, j'avais un appart, fallait payer le loyer, arrondir les fins de mois. Je donnais des cours particuliers, je distribuais des journaux gratuits, je faisais de l'animation pendant les vacances scolaires.

Aujourd'hui je travaille pour payer le loyer, faire les courses, c'est pas une obligation pour tout le monde, on peut s'en extraire. C'est une situation pas très plaisante d'être salarié, même quand on est dans une petite entreprise avec un patron plutôt sympa, c'est toujours un rapport de hiérarchie, je le ressens très fort. C'est le mode de vie dans lequel j'ai grandi, auquel je suis attaché.

Là j'aimerais continuer mes études dans un doctorat, je ne postule pas à une bourse car les critères sont hors d'atteinte, alors je m'appête à commencer un travail sans être payé, je considère que c'est un travail, j'espère le faire avec plaisir. Il est reconnu par moins de monde comme étant un travail que si c'était un contrat doctoral, où la valorisation est plus haute. Aux yeux de l'université et de beaucoup de monde, quand t'as un contrat, t'es payé, donc c'est un travail, alors que moi, ce sera pas reconnu comme étant un travail.

d'artisans qui sont obligés de vendre leur travail cher à des riches pour pouvoir vivre.

Je fais une différence avec tous les tafs logistiques, fictifs, informatiques, où j'y vois pas d'intérêt.

Mon but à moi dans la vie est de leur coûter plus cher que ce que je leur rapporte, c'est d'être un parasite efficace.

J'exerce un métier à ma façon, au black, je veux pas de patron car j'aime pas l'autorité. Le travail au black, c'est peut-être plus éthique, mais ça reste de l'argent, ça reste dans le marché. C'est plutôt par paresse que je fais ça. On compte pas ses heures et faut gérer plein de trucs mais au moins tu choisis avec qui tu travailles et t'as plus de temps pour d'autres activités à côté, pour ton épanouissement personnel.

Dans tous les cas, la vie, c'est s'user. On oublie avec le confort du RSA et des villes, avec tout à portée de main, que dans d'autres pays, dans d'autres contextes, il faut bouger, chercher sa bouffe, s'user. A ne rien faire, le corps s'use plus. C'est important de s'occuper de son corps pour être en bonne santé, même si on n'a pas forcément le temps.

Y a beaucoup de problèmes dans le travail, l'alcoolisme ou la dépression à cause de tafs inutiles, comme par exemple démolir des bâtiments qui viennent d'être construits, ou des tâches répétitives et stupides qui deviennent mécaniques. L'aliénation peut être totale, elle vient aussi avec le besoin d'être toujours plus efficace, de produire toujours plus. Y a des problèmes de racisme, de xénophobie. En tant que maçon on est aliénés et mal payés. Y a plein de gens qui stressent en vieillissant, et c'est aussi dans les métiers de la construction qu'il y a le plus de morts.

J'aime beaucoup détruire, mais j'aime aussi construire des belles choses utiles.

Dans notre monde on peut vivre sans argent, moi j'aime voyager, j'ai un orphelinat à qui donner des sous en Afrique. J'aime aussi avoir de l'argent pour des plaisirs, acheter une guitare, avoir des passions. Je peux accepter un travail selon les besoins que j'ai, si j'ai besoin d'argent je peux accepter un taf avec une éthique pourrie. Quand je travaille je suis assez perfectionniste, mais quand je quitte un boulot je peux revenir pour voler

simple fait de posséder quelque chose ou dans la consommation ostentatoire. Du coup pour moi l'argent c'est juste un outil pour accéder à ce dont j'ai besoin pour vivre et qui peut servir de parachute en cas de problème. Un parachute, dans cette société, c'est déjà un privilège, sans compter que j'en ai encore plein le sac à dos des parachutes. C'est à dire que j'ai aucune légitimité à juger ceux qui bossent parce qu'yels en ont besoin.

Quoi qu'il en soit, comme je m'en suis rendu compte plus tard, il y a plein de manières de me procurer le peu dont j'ai besoin sans argent (récup', squat, se rendre service les uns aux autres, dons, etc), et même si j'avais besoin d'argent, il y a plein d'autres manières de gagner de l'argent que le travail salarié.

Par exemple, mettons que j'ai besoin d'un canapé pour mon salon, je pourrais :

1. Bosser une vingtaine d'heures à 15€ de l'heure, ce qui me permettrait de gagner 300€, en dépenser 100€ pour reproduire ma force de travail, passer un après midi (5h) pour acheter un canapé à IKEA à 200€, le ramener chez moi et le monter, total 25h ;

Ou bien,

2. Ramasser 3 palettes dans la rue en me baladant (3,20 min), acheter ou récupérer pour 2€ de quincaillerie, et passer 2h pour fabriquer un canapé en palettes de compète, total 3h et 2€ de visserie ;

Ou bien encore,

3. Demander de l'aide à un.e pote pour m'aider à récupérer un canapé en assez bon état que j'ai repéré en passant devant la déchetterie. Total 2 personnes fois 1h, ça fait 2h de boulot.

Dans une société qui produit autant de marchandise pour toujours mieux les gaspiller, choisir l'option [1] juste parce qu'on a besoin d'un canapé c'est complètement irrationnel.

À moins d'utiliser son travail pour socialiser et/ou défendre son statut social je vois pas l'intérêt. Personnellement je socialise mieux en dehors des entreprises et j'ai rien à foutre de mon statut social donc c'est tout vu.

Quand yels ont un boulot, les gen.tes font des choses qu'yels n'oseraient pas imaginer faire sans le cadre du travail, comme rendre des

comptes sur leur productivité, obéir à des règles inefficaces ou même se lever avant 9h.

J'ai fait un stage de 6 mois dans une boîte qui faisait de la recherche en plasturgie. Il y avait une équipe qui essayait de trouver de meilleures formulations de plastiques pour un problème important et à côté, il y avait une équipe qui essayait d'analyser la formulation d'un plastique d'une entreprise concurrente qui bossait sur le même problème que nous. Le tout bien sûr en tenant nos travaux secrets pour éviter l'espionnage industriel. Si yels faisaient ça pour faire progresser la science et l'ingénierie, tout le monde leur dirait qu'yels sont stupides et devraient plutôt coopérer ensemble, mais dans le cadre du travail, c'est totalement normal. Dans ces conditions, pas besoin de saboter son travail, le travail en lui-même est déjà un auto-sabotage...

Et c'est partout pareil, dans la pub, dans le marketing, le commerce, la sécurité, la justice, etc. Des conseiller.es Pôle Emploi payé.es pour trouver des excuses pour radier les gens, aux ingénieur.es en obsolescence programmée : que du temps perdu à casser le travail des autres.

Depuis ce stage, j'ai jamais rebossé. Par contre les 6 mois de salaires - confortables pour un stage, - qui venaient avec, m'ont permis de subvenir à mes besoins jusqu'à maintenant. Ça me laisse du temps pour faire ce qui me plaît, prendre soin de moi et essayer de rendre le monde meilleur à mon échelle. Je vais sans doute demander le RSA, un jour, pour pouvoir poursuivre indéfiniment mon style de vie. J'en donnerai sans doute une partie, vu que je vis en général pour moins de 100€ par mois. Et si ça dérange des gen.tes que je vive au frais de la princesse, yels ont qu'à me payer un salaire pour tout le travail bénévole que je fais dans la vie ! Bande de rapiats !

besoin d'arrêter les activités habituelles pour des activités qui demandent moins d'efforts avec les gens qu'on aime bien ailleurs pour se reposer.

Par contre ça me va de cracher sur l'obéissance à un patron, même si c'est pas si simple si c'est ton asso, ton père, un ami qui travaille dur.

14.

Je bosse depuis que j'ai 18 ans, j'ai pas fait plus de 3 ans cumulés de taf déclaré, mais je bosse pas mal au black, pour des particuliers notamment, dans la maçonnerie.

Une activité professionnelle c'est avant tout un but à atteindre, souvent de l'argent. Y a mille raisons qui font que t'as envie de gagner de l'argent. Le taf c'est un moyen plus ou moins légal d'en obtenir. Ça peut être aussi un apprentissage, et y a des tafs de merde qu'on fait pour s'intégrer dans la société, à cause de la pression sociale.

Dans tous les cas on apprend au moins à court terme, c'est une expérience humaine qui peut être enrichissante, même si à long terme ça peut être abrutissant. On découvre des gens d'un certain milieu, des conditions de travail. Y a un rapport humain dans le travail, des gens qui ont fait ça de père en fils, tout le monde est pas intelligent et a pas eu trop le choix dans sa vie, à cause d'endettements ou de circonstances qui font qu'on se retrouve coincé dans un travail.

Un des pires tafs que j'ai fait, fallait aller piquer du béton au marteau-piqueur, qui était comprimé dans une bétonnière, c'était stupide, c'était de la pleine consommation car des gens oubliaient le béton dans la machine et on devait la récupérer. Ça faisait des vibrations dans tout le corps, ça va parce que j'étais jeune et avec un bon physique.

Quand je rénove des maisons, que je fais de la maçonnerie, je peux me sentir utile. Y a un truc émouvant d'apprendre un taf qui existe depuis longtemps, apprendre des savoir-faire de nos ancêtres, on peut devenir touche à tout et construire plein de choses, des meubles, des maisons... Y a beaucoup de précisions à apprendre de ses mains, y a une forme d'art dans la technique des maîtres artisans. Il faut séparer le savoir-faire et le métier, ce qui est assez paradoxal, c'est que la production tue l'artisanat et le savoir-faire. A cause de la concurrence de grosses entreprises, y a plein

C'est difficile de se défendre avec le droit quand la loi est contre toi par ailleurs, on ne sait plus de quel côté on est de l'inspection du travail et je suis pas sûre de ce que je dois dire au médecin du travail de la MSA dans la visite obligatoire quand il me demande mes horaires : qu'est ce que j'ai déclaré déjà? à quel point ça communique là-dedans? Je voudrais pas qu'ils coupent ma prime d'activité ou le bout de RSA.

Je croise tellement de gens qui n'ont pas le droit au travail, je ne peux plus séparer la question de la précarité/exploitation au travail de celle de la fermeture des frontières qui crée la catégorie des travailleur.euses sans droits.

C'est pas possible de défendre uniquement les travailleurs.euses précaires qui ont encore quelques protections sociales tant qu'il y aura toujours la main d'œuvre dite "illégale" (donc illégitime à lutter pour ses droits) à esclavagiser. Il faut lutter de front avec droit du travail et liberté de circulation, sinon ça sert à rien. « Précaires de tous les pays, unissez-vous »

J'ai déjà été inscrite à Pôle Emploi mais jamais eu de chômage. Je trouve ça dur de devoir tout le temps se justifier, d'inventer ou non des histoires mais de toujours être soupçonnée. Dur de pas se sentir minable quand on te fait sentir qu'il faut que t'en aie l'air pour obtenir une aide accordée par pitié même si tu sais que c'est pas comme ça que ça marche le chômage... c'est tellement fliquant et infantilisant que je me laisse radier bien volontiers, c'est trop de stress. Vive le non-recours au droit, tant que c'est possible autrement.

J'ai pas envie de cracher sur les gens qui tiennent à la valeur travail dans le sens faire des efforts pour se rendre utile, fabriquer des trucs, créer des machins, soutenir, prendre soin etc. Est-ce que ça doit s'appeler travail ou activité je m'en fous bien. En tout cas ça m'intéresse et je pense que c'est là qu'on trouve une place et qu'on s'émancipe. Si on pouvait se libérer plus du travail aliénant pour partager la cuisine, la garde des mômes, le rebouchage des trous du chemin, le soutien aux potes qui vont pas bien, les recherches et les luttes, ce serait cool! Ou même l'organisation des vacances, parce que malgré le manque de travail officiel, parfois on sent le

5.

J'ai travaillé un mois pendant un stage obligatoire dans une usine de tracteurs, c'était du travail à la chaîne. On était 3 stagiaires, un était payé 0 euro, un autre 400, moi j'avais 200. Y avait 400 intérimaires et 1200 salariés. On m'a mis sur un truc pas très épuisant, parce qu'on veut pas prendre le risque de casser la chaîne avec des stagiaires. Du coup je passais beaucoup de temps à discuter avec les gens.

Je le voyais plus comme une expérience sociologique. Je faisais trois quarts d'heure de vélo le matin, je me faisais engueuler parce que j'avais pas de lumière, j'arrivais dans une zone indus' dégueu. Il y avait de la solidarité entre les gens, avec un gars qui se flinguait le dos, les autres bossaient en fonction de lui pour qu'il se fatigue moins.

J'ai pris une demi journée pour voir un mec du syndicat, la CFTC (Confédération française des travailleurs chrétiens), je lui demandais des documents sur l'histoire des luttes dans l'usine, il ne voulait pas me les donner car c'était secret, ils étaient plus potes avec les cadres. Y avait un budget énorme pour le Comité d'Entreprise, leur taf c'était de faire de la gestion des salariés, ils finissaient par avoir un rôle complémentaires aux patrons. Il n'y avait plus de composante de lutte, c'était une complicité qui les rendait paternalistes envers les salariés. Je discutais surtout avec les gens au niveau de ma chaîne (les crochets d'attelage). Par moments il y avait de l'entraide et de la solidarité, c'était cool.

Mais il y avait aussi de la division et de la pression, parce qu'on est obligé d'aller vite à cause d'autres salariés qui peuvent te considérer comme un feignant et t'accuser de casser la chaîne. Ils voulaient garder leur taf et leur prime.

J'avais envie que ce monstre crève. Ce monstre infini de chaîne qui crée 70 tracteurs par jour, du début à la fin, en continu.

Ce travail est orienté pour renforcer les étudiants de leur future place d'ingénieur.

De façon générale le taf c'est une construction sociale pour occuper l'esprit et l'énergie pour renforcer le contrôle de l'individu.

Toute personne doit être occupée pour ne pas faire d'activités hors du contrôle de l'état. Y a plusieurs types de travail, le travail productif qui est de plus en plus délocalisé, le travail au services des riches, et le travail sans aucun sens pour l'état, il est juste là pour occuper les gens et les faire travailler. On est dans une société où le premier travail c'est le chômage, ça permet de maintenir le système capitaliste en place. Je trouve ça fou que les gens s'imaginent que ce n'est pas possible de vivre sans travail salarié.

Le travail ça bouffe toute ton énergie, ça fractionne le mode de vie, ça va avec le temps de loisir qui est cadré avec, les vacances, les loisirs ; on imagine, on anticipe, on fait des statistiques pour diriger ce temps libre, pour orienter la consommation.

J'ai besoin du mot « travail » pour dénoncer cet état de fait. Je le définis comme ayant rapport à l'économie, à la hiérarchie, à l'état, à l'argent.

Dans le travail, la monnaie est reine. Y a une dissonance cognitive, on fait ça pour des thunes et pour avoir une fonction sociale ; on n'explique pas souvent ce qu'on fait vraiment au sein de son travail, la plupart du temps c'est de pourrir la planète, être gestionnaire de la misère générée par la société qui nous donne des sous.

Mes activités je les considère pas comme du travail, même si on peut reproduire des comportements du monde du travail. Dans les activités que je fais, je trouve qu'on reproduit parfois les travers du travail ; on réfléchit pas toujours au sens de ce qu'on fait. Avec des collègues ou plutôt camarades, on prend pas forcément le temps de se connaître, ça devient quasi professionnel. Le système salarial est partout, il cadre nos journées, on n'y échappe pas.

Ça me fait chier que le temps soit indexé sur l'argent. On se force le matin à se lever pour avoir une quantité d'argent, le temps qu'on donne au capital est légiféré, on en vient à se battre dans la rue pour gagner des minutes. C'est la tyrannie de l'horloge, on a atteint le stade suprême de productivité avec les personnes au chômage qu'on doit occuper, avec une journée type de travailleur : leur taf c'est « chercher du travail ».

Pour tous nos problèmes on doit avoir de l'argent pour les résoudre : t'es malade, tu vas voir un médecin ; ta voiture est en panne, tu vas chez un

trapéziste, médecin, mécano " ou je sais pas quoi d'autre quand on te demande "et toi tu fais quoi?" quitte à déborder ensuite.

Y a aussi pour moi, même sans métier fixe, le truc de se sentir utile et compétente, mais ça marche pas avec n'importe quel taf (mais beaucoup quand même, même si ça paraît pas évident). Conduire des grosses machines par exemple, ou des outils que tu maîtrises, quand t'es une meuf en particulier je crois, ça fait quelque chose à la confiance en soi, se prouver qu'on est capable.

Je n'ai pas beaucoup d'expérience de taf aliénant, du temps d'usine pas assez long mais assez goûté et entendu tellement d'histoires et de témoignages pour que ça me fasse pas envie de m'y piéger. J'ai fait le choix de boulots précaires pour choisir la durée et garder du temps.

Comme la réalité c'est avec le monde du taf comme il est organisé maintenant, je participe au syndicat de travailleur.euses précaires et aux mouvements pour le droit du travail, parce que quitte à y être autant qu'on puisse en souffrir moins. Et puis parce que ça bouge, ça brasse, ça construit des solidarités pratiques et des réflexions collectives, en grève on s'arrête, on réfléchit.

Et la débrouille aussi c'est avec le monde du travail, on est toujours à chercher des plans de taf précaire pour les ami.e.s qui en ont besoin, déclaré ou non, on retrouve la limite entre la magouille pour dépanner et le respect du droit du travail, c'est pas facile, jamais net, c'est un nid d'embrouilles mais il faut bien se dépatouiller là dedans pour survivre. Dans un monde où obtenir un taf conditionne ton droit à l'hébergement, au séjour, à la liberté conditionnelle ou même à la formation, on n'a pas tous les mêmes options.

On n'a pas non plus les mêmes choix quand on a droit aux allocs/RSA ou non, le droit de travailler légalement ou non. A quel point et comment utiliser des privilèges dans le monde du travail pour réduire des inégalités injustes? Mettre des sous dans des caisses de solidarité en faisant des boulots dégueus? Faire passer des plans 'boulots de merde'? Créer des assos ou entreprises pour pouvoir faire des promesses d'embauche?

correspondent à la classe moyenne dont je viens. J'avais pas envie de participer au système de production industrielle ni à la gestion managériale des espaces et des populations, la suffisance ou le manque de marge de manœuvre des artistes qui se vendent, ça me repousse aussi, je ne suis pas à l'aise avec les institutions de l'État pour la fonction publique.

Quel autre travail utile? produire autrement, voir des alternatives, je suis d'accord, mais alors il y a un problème sur le temps passé au taf et je suis au courant des dérives de l'auto-exploitation/ exploitation entre amis grâce au milieu paysan et collectifs agricoles piégés par les dettes et la rentabilité.

C'est pas mieux dans les assos où on tire sur la corde militante à en user le droit du travail et les salarié.e.s et autres stagiaires.

J'ai envie d'activité et d'organisation sociale ensemble, j'ai besoin de luttes et envie de garder du temps pour ça, du genre "organisons-nous", "résister, occuper, produire".

Je me rends compte que c'est possible pour moi de vivre avec très peu d'argent, ça libère de la pression de devoir trouver un taf obligatoire pour survivre. J'ai peu de consommation, y a des débrouilles collectives grâce à du réseau et y a un évitement d'une partie du contrôle sur les inactifs grâce aux privilèges de race et classe (couleur, patronyme et situation administrative ok, capacité à dépatouiller les formulaires et démarches, contrats etc), j'ai pas de soucis de santé et personne à charge, pas de drogue, pas de dettes. Du coup concrètement je ne dépends pas trop du salariat.

Mais du coup, y a quand même cette histoire de position sociale, d'avoir un métier, des fois ça me manque. Moi je subis pas trop de pression sociale dans ce contexte où c'est normal d'avoir des tafs précaires entre 15 et 30 ans et où beaucoup de mes proches partagent/comprennent/soutiennent ces choix face au boulot. Mais quand même, être reconnue compétente dans un domaine, se positionner de là pour appréhender le monde, discuter échanger et découvrir d'autres choses, ça fait envie comme d'avoir une place stable et sûre, se définir par ce qu'on a choisi de faire. Comme ça doit être agréable de dire "je suis charpentière, instit, électricienne,

garagiste ; tu veux te faire plaisir, il y a les bars et les restos. C'est un système absurde, où on doit passer par des professionnels qu'on paye alors que nous on ne sait rien faire. On passe le plus de fonctions possibles dans le salariat, pour créer le plus d'emplois et de richesse possibles. On finit par penser selon le mode de vie qu'on atteint. Plus on travaille, plus on dépense.

Je suis pour l'idée de faire grève à vie, de ne jamais participer à ce système. Aujourd'hui, l'usine, c'est plus là où y a les luttes. On pourrait se donner de la force pour saboter, pour libérer du temps physique, du temps d'esprit. Il faut limiter sa participation au capital, trouver d'autres espaces pour lutter.

J'ai empêché activement des gens d'aller bosser par des participations à des blocages, des occupations de lieux, notamment des facs, qui sont les lieux où on forme la future élite de la nation.

Il faut trouver quelles perspectives on a hors du travail, arriver à faire des trucs qui nous plaisent, trouver des personnes avec qui les faire, trouver des envies, des modes de faire, des formes communes. On n'arrive pas forcément à faire des choses pour se passer du salariat. Hors argent, on peut mettre en commun, faire des chourses, faire de l'agriculture... C'est un autre paradigme. Pour moi c'est important de faire réseau, mettre en lien les choses, construire des espaces qui sortent des réseaux économiques et du monde du travail.

Une autre question importante est celle de la fonction sociale ; faut arriver à trouver une légitimité et un sens à cette fonction. On a beau faire le pire travail, on n'a pas à justifier de son utilité. On peut trouver un mépris de classe mais on ne pas te trouver inutile. Alors que dans des activités militantes, on parle pas beaucoup en terme d'utilité, faut requestionner ce qu'on fait tout le temps, c'est pas toujours facile mais ça guide ce qu'on fait.

Je ne me suis jamais projeté à bosser. J'ai fait assez vite des études de merde, c'était facile pour moi. Rapidement, au sein de mon école d'ingénieur, je disais aux gens que je faisais des études d'observation sociologique. J'ai refusé de faire partie de la compétition, de montrer que t'es plus à même que d'autres de travailler. L'université nous fait rentrer dans un système social.

J'étais assez critique du travail, notamment sur la hiérarchie sociale et sur la compétitivité entre les gens. On passait du temps avec des profs qui ne participaient jamais aux luttes.

Notre corps fait partie du système capitaliste, faut avoir une plus-value. C'est le travail qui nous fait prendre conscience de ça : écraser les autres pour être le ou la meilleur.e, passer des concours.

Mes parents étaient plutôt pour le système de travail même s'ils étaient militants, et la plupart des gens que j'ai rencontrés dans mes études cherchaient à travailler. Par la suite, d'autres ont fait un peu comme moi. Le plus dur, c'est d'arrêter les études. Quand on est pris dans un engrenage, faut trouver d'autres envies, d'autres motivations, d'autres rapports aux gens.

On a créé des trucs collectivement avec des gens, des relations à l'autre, des activités, des collectifs pour faire de la récup, on s'organisait pour écrire des tracts, on a créé une coloc où on avait des positions anti prison, contre le système psy, on organisait des événements, on bougeait ailleurs pour voir ce que s'y passait.

6.

J'ai fait surtout des boulots pour payer mes études et vivre confortablement, j'avais un peu d'aide de mes parents. Mon premier travail c'était dans une pizzeria où je me faisais exploiter. J'avais un poste d'employé polyvalent, je faisais tout : standard, cuisine, stockage, ménage, je faisais des heures sup' payées, parce que je notais mes heures et que j'ai insisté pour être payée. Quand le patron était absent, on s'amusait à jeter de la pâte à pizza au plafond.

J'ai bossé dans un magasin de sport, je suis monté vite en responsabilité car le gérant était jamais là.

J'ai accepté un taf de prof, c'était un super métier mais c'était très mal payé pour beaucoup d'heures. Comme j'étais prof de « soutien informatique », j'avais pas les avantages des profs vacataires. J'ai eu le sentiment d'avoir été totalement aliénée car j'adorais ce que je faisais, c'était très gratifiant.

contre-nature du système, avec la petite photo. Un procédé discriminatoire et égoïste où tout est bon pour faire de soi la priorité en jouant toutes ses cartes. Le but étant de manipuler toujours plus, charmer l'employeur.se pour correspondre à ses critères.

Structurer un CV de haute qualité. Être à la hauteur de la minutie dont fait preuve l'employeur pour choisir son produit. Il faut se démarquer parmi les étiquettes standardisées pour toujours mieux se vendre.

Je pratique une activité personnelle artistique, de la peinture sur toile, j'aimerais pouvoir vivre de ça mais je ne cherche pas à peindre pour attirer le consommateur ou l'acheteur. Je peins ce que j'ai envie, pour le plaisir et libre à l'autre de s'intéresser à mon travail, de recevoir mon message et de m'offrir de l'énergie en échange ou non. Je fais également du street-art, je peins sur les murs parce que ça me plaît, mais aussi parce que je me considère comme étant militant, je suis en colère.

C'est mon travail personnel, l'expression de ce que j'incarne vraiment, de mon intégrité. Je revendique à travers mon art que je ne suis pas un objet standardisé destiné à brasser de l'argent, ni un produit de consommation et je n'appartiens à personne. La nature, les animaux et les humains ne sont pas à vendre. J'invite les passants à réfléchir sur l'identité, l'authenticité, l'intégrité... Libre ?

13.

Une des critiques du travail que je fais, c'est de travailler pour qui, pourquoi? Pour quel système, quel monde, à quoi je participe? Et puis : à quel prix? se détruire la santé physique et morale, en souffrir, en mourir, pas avoir le temps d'autre chose, quel sens. Et puis il est utilisé pour entretenir et renforcer les systèmes de domination donc mon positionnement ne peut pas être le même pour toute.s face au travail, on n'a pas les mêmes choix possibles.

J'ai pris d'abord le temps de me poser la question avec des bourses universitaires confortables, des réflexions du genre "refus de parvenir" qui

dans son terrain à titre gratuit et j'étais nourri. Il était à l'écoute, attentionné et ne considérait pas ces employés comme des objets.

J'ai eu un poste saisonnier dans les Alpes en tant que plongeur où j'ai été embauché grâce à ma charmante prestation lors de l'entretien, alors que je n'avais aucune expérience. L'ambiance était naze, j'étais le bouc-émissaire mais j'arrivais à passer au-dessus. Le véritable problème était mon manque d'expérience, je devais laver environ 100 couverts par heure en plus des ustensiles de cuisines bien encrassés dans l'eau bouillante avec des produits corrosifs. C'était dur de ne pas être maladroit avec des verreries de luxe fines, de ne pas faire de casse avec un rythme de 9 heures par jour, de ne pas oublier de sourire en faisant la vaisselle dans ces conditions pathétiques et en étant déprimé.

Au final je ne leur rapportais pas assez et je leur coûtai trop cher, je suis resté pour la semaine d'essai où j'étais nourri/logé et on m'a viré un soir, je me suis retrouvé dehors dans la montagne, sous la neige, sans logement.

J'ai eu aussi un contrat intérimaire dans une entreprise de livraison de colis. Fallait décharger des colis parfois énormes, en moyenne 40 kg. Le retard était inacceptable sous peine de ne pas être considéré comme apte au travail, moi je m'en foutais mais pour certains qui ont des enfants c'est différent. Et l'après midi il fallait charger tout ça à la chaîne. Ils en avaient rien à foutre des douleurs physiques et morales. J'arrivais à tenir le rythme, ma difficulté était encore l'intégration. Ambiance masculine, jalousie, bagarre, etc. Sans oublier le patron qui tenait absolument à s'assurer de son autorité, mais qui après redevenait mielleux.

Il n'était pas difficile de saboter, il suffisait de casser les scanners qui contenaient les données des colis arrivés à destination, en les faisant tomber malencontreusement. J'ai été refoulé au bout de 3 mois pour « attitude hautaine et méprisante ». La paye était de 13 euros de l'heure, une misère pour toute l'énergie dépensée.

La morale de l'histoire : ouvre pas trop ta gueule et travail ; la fameuse doctrine « marche ou crève ».

Aujourd'hui je ne suis pas salarié mais je recherche un travail conventionné. Je procède comme tout le monde avec un CV, je fais attention à que tout soit beau, ordonné, artificiel et bien cadré à l'image

Je savais que c'était trop de taf, que je mettais plein de trucs de ma vie de côté, mais je continuais par passion.

Par contre j'étais politisée et je faisais souvent grève, ce qui était mal perçu par les directions. Pendant qu'on bloquait la fac j'ai fait pression avec les syndicats pour être payée.

J'ai aussi bossé en refuge de montagne, de 6h à 23h, c'était énormément de taf, on se reposait jamais, y avait toujours des trucs à faire. Le refuge était énorme, y avait une personne pour 80 places.

La gérante était très stressée, et reportait son stress sur moi, j'ai fini par partir. Par exemple la cuisine devait être faite avant que les gens arrivent, elle mettait la pression pour aller vite et faire beaucoup, je tombais de fatigue. Je passais des kilomètres à faire des aller-retours à monter et descendre des marches en altitude. J'étais seule et elle voulait pas engager quelqu'un d'autre. C'était aussi une période où j'étais malade, j'avais pas assez d'énergie, elle l'a compris et elle voulait que j'aille mieux et je voulais pas la mettre dans la merde, j'ai trouvé quelqu'un pour me remplacer. C'était très bien payé parce que y avait beaucoup d'heures, mais la cadence imposée et le manque d'effectif rendait ce taf forcément stressant. La relation avec la patronne était compliquée car ça mêlait amitié et taf, je voulais pas la décevoir, ce qui rendait le taf encore plus compliqué.

J'ai aussi bossé dans un magasin bio, le gérant était jamais là. Ça m'a aidé à développer une conscience politique du travail à ce moment là. J'ai décidé d'en foutre le moins possible, y avait personne pour me dire quoi faire alors je faisais rien. J'étais avec des collègues qui en faisaient trop, elles avaient un rapport de domination avec moi, elles voulaient bien faire le taf, elles voulaient que le magasin soit rentable. C'était impossible de s'allier avec elles ou de les faire changer de position. C'était complètement du greenwashing, mais elles étaient là depuis 10 ans, c'était un métier passion choisi et défendu.

Y a une meuf qui était là pendant deux semaines et avec elle on regardait des vidéos féministes, on se faisait des lectures, on avait des grandes discussions politiques, on parlait d'intersectionnalité des luttes, de genre et d'urbanisme, c'était intéressant !

J'étais un peu plus radicale qu'elle mais elle s'en foutait aussi de ce taf, on se servait dans le magasin pour se faire des bouffes le midi, des trucs

bien chers, le patron s'en est jamais aperçu. Je le faisais de façon cachée, c'était pas directement pour saboter le travail mais plutôt par flemme. Après ce taf j'ai décidé que je ne ferai plus de travail à la con.

Je pense que je pourrais vivre sans travail rémunéré si jamais je ne trouve pas de travail qui me plaît et que mes études ne mènent à rien. J'ai pas envie de me forcer, si jamais ça aboutit à un taf qui me plaît, comme prof, je prendrai, et si j'ai rien tant pis.

Les activités que je peux avoir au quotidien, faire la cuisine, le ménage, je les considère comme du travail non rémunéré. Ces tâches ne sont pas forcément une aliénation ni une oppression patronale, mais dans le système capitaliste, le travail domestique n'est pas considéré comme tel. Le mot travail est très connoté, il faudrait en inventer un autre.

On nous impose de travailler toujours plus, pour gagner toujours plus d'argent, pour casser les corps et les esprits.

Je ne me retrouve pas là dedans, de par mes expériences et mon positionnement politique qui s'est construit depuis, je sais que plus jamais je ne bosserai dans une entreprise.

Dans l'éducation nationale peut-être que j'y vois plus de liberté d'enseigner, en même temps je suis totalement résignée sur la façon d'enseigner, on peut pas y faire grand-chose. Mais ça me plairait d'accompagner des élèves à avoir plus d'esprit critique sur les choses, sans savoir si à mon échelle je peux faire changer les choses. Je veux bien me « sacrifier » pour ça et en même temps faire un truc qui me plaît.

La transmission des savoirs ça devrait pas être une personne qui divulgue son savoir à tout le monde, ça devrait être une co-construction entre plusieurs personnes.

J'ai pas envie d'amasser de l'argent. Grâce à mes études, le taf et les bourses, j'avais beaucoup d'argent. Au final, j'étais fatiguée, du coup j'en profitais pas, le peu de temps que j'avais, je pouvais pas en profiter. Je suis plus dans une optique d'arriver à vivre avec le moins d'argent possible, je dépense pas beaucoup. J'ai découvert un squat qui a fait beaucoup avancé

Ma première expérience de travail a été en service civique à 19 ans. La mission était localisée dans une école maternelle en tant qu'animateur auprès des enfants où je devais les accompagner dans les activités liées au programme scolaire. J'ai fait ce choix par volonté de passer du système scolaire au monde du travail et je devais trouver assez vite un moyen de payer mon loyer et ma vie pour fuir ma situation familiale qui m'était devenue insupportable.

Ma plus grande difficulté a été de m'intégrer dans l'équipe, je devais jouer un rôle dans lequel j'étais assez bien respecté mais ma dégaine de punk n'était pas forcément appréciée de tous les profs. Mais l'ambiance générale à l'école était tout de même cool et les professeurs dans le fond étaient assez bienveillants et accueillants. Je devais gérer des trucs personnels assez lourds émotionnellement mais je devais rester concentré sur mon taf plastique avec les enfants et leur accorder mon énergie.

Je n'oublierai jamais cette phrase dite par une ATSEM : « abandonne, il est incapable d'apprendre », en parlant d'un petit autiste, alors qu'on pouvait l'observer découvrir et construire son monde.

L'école se démarquait par rapport aux autres car elle adoptait une méthode pédagogique axée plutôt sur l'artistique et le manuel. Elle invitait des street-artistes à venir peindre sur les murs de l'école devant les enfants et j'ai eu la chance d'apprendre de leur expériences, c'était un point positif.

Après j'étais animateur pendant un an dans différents lieux et structures sociales, des plus bourgeois aux quartiers, avec les enfants et ados, ou je devais ôter ma dégaine de punk, c'était l'horreur. Les interactions avec mes collègues étaient une torture psychologique : j'étais le bouc émissaire, le minable par excellence. Ma priorité était mon travail plastique avec les enfants, mais j'étais payé une misère, autour de 300 euros par mois sans compter les heures supplémentaires non payées.

J'ai demandé de l'aide à la Mission Locale qui m'a proposé le « programme garantie-jeune » qui vise à former les jeunes de moins de 25 ans au travail en leur garantissant une aide financière pour une durée d'un an mais ils ont fini par m'abandonner sous prétexte que j'avais une « attitude désinvolte et hautaine ». J'ai essayé d'adopter une posture plus sérieuse mais ça ma dégoûté et je me suis dit que l'animation c'était fini.

Ma plus belle expérience de travail, c'était les vendanges, l'ambiance alcoolisée du matin au soir était géniale malgré ma dépression paranoïaque asociale. Le patron était un type intéressant sur un plan politique et spirituel. On avait droit à des pauses et de l'eau. J'ai pu camper

Je pourrais vivre sans travail rémunéré, il faudrait que la société soit différente ! Que nous soyons capables d'assouvir nos besoins vitaux/primaires et de soin.

J'aimerais ne pas faire de différence entre le « travail » et le reste des activités, ou plutôt que plus rien ne soit un « travail ». Cela dit je constate que même lorsque nous faisons des activités bénévoles nous pouvons reproduire des horaires conséquents sans prendre de pause ou avoir une impression d'auto-exploitation. Il y a comme une inertie de qui va le plus loin possible, de performance qui m'insupporte (peut-être suis-je trop paresseux...) et qui peut être au détriment de la convivialité, du plaisir d'être ensemble.

12.

Le travail c'est la possibilité de gagner de l'argent, donc échanger mon énergie et mon temps contre de l'argent.

De ce point de vue là je considère l'argent comme étant une énergie, qui fait tourner le système où le travail est l'engrenage et l'humain la main d'œuvre ou plutôt la force motrice, le pion standardisé destiné à brasser de l'argent : donc s'il n'y a plus de main d'œuvre pour transformer son énergie en argent alors celui-ci ne peut plus exister dans ce système. Si on essaie de percevoir le système dans une image architecturale, alors la main d'œuvre, le « petit peuple », ce serait les fondations d'une pyramide.

Travailler c'est brasser de l'argent et cela peu importe les conditions de travail. De l'argent destiné à faire tourner la machine infernale du système mais pour financer quoi encore ?

J'ai bossé bénévolement pour une association montée par des amies, le but était de rassembler des thérapeutes alternatifs pour valoriser des pratiques alternatives qui vise à prendre conscience de ses forces intérieures au lieu d'avaler des médicaments destinés à endormir la douleur alors qu'elle existe pour être comprise. Tout reposait sur un système de gratuité, mais finalement le projet n'a pu être abouti par manque de moyens et d'adhérents. Ca m'a fait comprendre que dans le milieu médical le patient est lui aussi produit de l'engrenage. Lorsqu'il s'agit d'argent, « la fin justifie toujours les moyens ».

mes réflexions sur un autre mode de vie possible, de réparer les choses, se démerder, voler...

Ça ne me fait pas spécialement peur car j'ai quand même l'appui familial, je me sens chanceuse, privilégiée en tant que blanche diplômée avec un père riche. J'ai aussi envie de profiter de l'argent que mon père me donne.

Dans la société capitaliste on est souvent seul, alors le squat je vois ça comme une alternative de fou pour vivre ensemble, partager du collectif, en plus y a un partage politique qui me parle. Je vis en appart pour éviter certains inconvénients du squat (la répression notamment), mais j'ai envie de continuer à vivre en passant régulièrement dans ce squat, avec des gens, ça m'enrichit.

Sur la critique du travail, je me questionne pas mal sur des théories gauchistes, sur le salaire à vie. Mais ça me gêne aussi ce rapport à l'argent, ça entretient toujours un rapport marchand avec les choses et les gens. Il faut aller à fond vers les initiatives gratuites, arriver à s'organiser pour en faire le plus possible.

Avant de connaître ce squat, je voulais travailler pour tuer l'ennui. Mais je me suis rendue compte qu'on pouvait faire énormément de trucs, qu'on pouvait être utile autrement.

J'avais peur d'être seule, car on a toujours construit les rapports de sociabilité en passant par le travail, mais c'est dommage ; c'est un mythe car le travail c'est de l'exploitation, même s'il y a une forme de schéma qui peut se reproduire dans les squats, avec certains qui se tuent plus à la tâche que d'autres. Un partage des tâches équitables ne peut pas vraiment exister.

7.

Actuellement je suis au chômage, j'ai fait plusieurs boulots après mes études, ça fait 4 ans. Elles avaient pas de rapport avec mes études, c'était pour l'argent. Les expériences étaient pas top, j'étais indifférent à ce que je faisais. Dans ma dernière expérience, j'avais l'impression de choisir ce boulot parce que ça me plaisait d'être en contact avec des gamins, mais j'ai été surpris par le management présent dans le collège. Y avait aucune partie concernant la pédagogie, c'était surtout de l'administration, y avait beaucoup de responsabilités, j'ai tenu un an mais après j'étais soulagé d'être au chômage.

C'était intéressant car j'étais entouré de gens avec qui je faisais d'autres choses, je m'y retrouve mieux au chômage que dans le travail.

Ce qui m'importe c'est de faire des choses qui me plaisent, qui ont du sens, que je puisse penser. Dans le travail y a pas de place à réfléchir à pourquoi on fait ça.

Quand t'es plus indépendant tu peux pas faire des choses avec des grands moyens, avec des administrations, c'est plus démocratique, proche des envies des gens, il y a un rapport plus véritable, avec des gens qui ont envie de faire des choses.

Y a toujours des intérêts à défendre dans son travail. Par rapport à l'argent, je me suis rendu compte que je trouvais de plus en plus abominable de travailler pour avoir de l'argent en retour.

Quand tu fais ton cv, tu vends tes capacités pour satisfaire une demande, tu dois t'adapter au monde de l'entreprise, c'est une forme d'atteinte à la dignité humaine de te vendre sur le marché du travail à un prix négocié ou fixé d'avance. Je préfère ne pas avoir à me vendre et j'ai plutôt envie de donner de ma personne par envie que contraint.

Une des difficultés que j'ai connues au chômage, c'est que j'avais du mal à organiser mon temps, j'ai pas été éduqué pour être autonome, pour décider ce que j'avais envie de faire. Ça me demandait un effort personnel, de l'énergie. Par exemple y avait à un taf où j'étais capable de me lever à 7h du mat pendant des mois pour aller serrer des boulons dans un hangar

Le rapport avec les patron-es est au mieux hypocrite, et rapidement en conflit ouvert. Je croyais en la liberté d'expression jusqu'à rencontrer les premier-es patron-es d'une certaine manière ! J'ai rapidement compris que les harcèlements physiques et moraux seraient de la partie. Je tiens tout-e patron-e pour ennemi-e de prime abord et cela s'est confirmé jusque là. J'entends des gens dire qu'ils sont ami-es avec leur employeur-euse, ce que je trouve trop bizarre ! Après c'est vrai que certains boulots nous mettent dans une grande proximité avec les patron-es et qu'il est difficile de tenir en étant constamment sous surveillance. Cela peut être une forme de contrôle quand iels se pointent aussi aux soirées ou nous invitent à des soirées et entretien la confusion et la « fidélité » des autres employé-es.

Une fois je bossais en cuisine et plonge dans un restaurant de campagne. Une employée m'a invité chez elle avec une autre et nous avons passé du temps à critiquer le patron autoritaire, raciste, sexiste, qui disait « moi, je me suis fait tout seul, petit ». C'était sympa de trouver des complices. Je me suis fait virer peu de temps après mais c'est un bon souvenir.

Un autre taf, j'étais préparateur et livreur de pizza, on avait une voiture sur laquelle il fallait pomper pour freiner et l'employeur nous envoyait sur l'autoroute avec. J'ai dit que c'était trop dangereux, je ne voulais pas crever ou écraser quelqu'un-e pour livrer des pizzas. C'est le genre de taf où tu es censé respecter les règles de conduite mais en fait pour faire des bons chronos c'est entendu de griller les feux. L'employeur était autoritaire et nous parlait en criant souvent. Je lui ai crié dessus aussi à force. J'étais en période d'essai et j'ai été remercié à la fin ! Quelques jours après j'ai vu une mobylette de la pizzeria renversée et son conducteur inconscient sur la route tandis qu'une personne appelait une ambulance...

Dans un restaurant britannique, j'étais commis de cuisine, je demandais des gants quand je faisais la plonge et un autre employé me traite de « faggot » (tapette, pédé) devant le fils du patron.

Sinon je me servais tranquillement dans les stocks de nourriture et les bouteilles, c'est un peu la base.

Je suis inscrit à Pôle Emploi depuis que je suis au RSA. Je suis dans une faille bureaucratique je pense. J'ai eu un rendez-vous mais je n'étais pas au bon endroit par rapport à mon profil et depuis 2 ans je suis tranquille.

pour me financer prochainement (peut-être !). Dur de sortir du conditionnement ! Aussi parce que toute la famille « travaille » ou a « travaillé » dur, a intégré l'idéologie du travail. J'aimerais choisir un emploi type brancardier, où il y ait une nécessité sociale à remplir et assumer le fait que j'ai un emploi mais que je ne souhaite pas qu'il prenne davantage de temps sur ma vie. J'embrasse l'idée radicale-syndicaliste de la fin de la division du « travail » et de sa hiérarchie. Plutôt aller vers « Des choses sont à faire, comment les ferons-nous ? » en les gérant nous même.

J'ai eu de nombreux emplois, tous précaires, tous au Smic : éboueur, distribution de journaux gratuits, livreur de pizza, comédien, serveur, plongeur, nettoyage de voitures, commis de cuisine, nettoyage de collectivités, nettoyage des sanitaires... Ça ressemble à une évolution de carrière négative, non ! J'ai fait des cours de français en Grande-Bretagne et me faisais payer 15 livres de l'heure mais cela n'a pas duré longtemps et je n'étais pas au point pour enseigner la langue !

Le monde du « travail » est un temps mort où tout est faux : des relations aux tâches inertes que l'on effectue. Robotique. Déprimant. Hiérarchisé. Oppressant. Je pensais que j'étais « supérieur » à ce que je faisais mais les emplois m'ont transformé. Je croyais choisir des emplois « pourris » parce que je le souhaitais ou étais trop paresseux pour me donner la peine d'avoir un emploi estimé par les autres. Je n'étais ni au point sur le CV, ni sur les compétences. Je n'avais pas d'autres idées, d'autres accès que ces boulots pourris en fait. J'étais dans une forme de fierté d'indépendance financière.

Si nous devons parler de monde du « travail » et que nous faisons le tour du monde, des ressources que nous utilisons, du lien entre les emplois et les ressources extraites partout, il devient évident que si nous avons des problèmes avec le monde tel qu'il est, nous en avons aussi avec la gestion des emplois et leur rôle dans les problématiques de destruction de la faune et de la flore, de l'oppression des peuples européens sur les autres.

toute la journée et par contre j'avais du mal à me lever pourtant faire des trucs plus pertinents, j'avais tendance à flaner, à me laisser un peu aller, c'est un rythme à prendre au fur et à mesure. Maintenant j'ai beaucoup de choses à faire et ça me convient très bien.

Le taf met une contrainte mauvaise car pas choisie, mais quand t'as pas de contraintes c'est à toi de te les donner, te fixer des objectifs.

On imagine pas faire autrement que le travail ; tout le monde autour de nous, notre famille, notre entourage, travaille. C'est bien de ne pas être seul dans ce choix là, c'est bien d'être soutenu. Des fois je dis aux gens qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils sont beaucoup plus nuisibles pour la société à bosser 40h par semaine pour des choses dont ils ne se rendent pas compte, alors que moi qui ne travaille pas, c'est peut-être plus courageux.

Notre société capitaliste repose sur la valeur travail, qui permet de justifier l'ordre de cette société. On a plus de recul aujourd'hui et de connaissances du fait qu'il faut aller à l'encontre de cette société qui ne peut pas durer, aller contre une de ces valeurs essentielles du capitalisme qu'est le travail tel qu'il est.

Ce monde interroge peu le sens du travail, les gens préfèrent de ne pas la poser au risque d'être dérangés dans leur activité.

J'étais pas assez vénère quand je bossais pour saboter mais pour ralentir j'étais pas le seul, surtout pour des tafs mal considérés. En intérim, on savait qu'on allait pas se tuer à la tâche, on essayait de ralentir au maximum, passer du bon temps, mettre la musique quand le chef était pas là, des choses qui faisaient ralentir le taf. J'y voyais pas d'inconvénients car y avait plein de choses dans la manière de travailler qui sont absurdes, des mesures de sécurité, des processus assez longs.

Je ralentissais le taf quand je bossais au collège car j'avais du mal à bosser comme on me le demandait, de manière très efficace, avec un rythme trop exigeant, j'étais pas à 100 %, par inattention j'avais des oublis,

dans le logiciel de gestion. Par contre ça se répercutait sur mes collègues, ça foutait un peu en l'air le travail, c'était pas forcément agréable à tenir.

En intérim, des fois les missions c'est assez bizarre. Par exemple visser des boulons, passer des milliers d'heures cumulées pour planter des clous dans des gros trucs en béton ça me paraissait absurde.

Une fois on m'a envoyé à Chamrousse travailler dans des igloos, des types ont eu l'idée de construire ça pour faire payer des gens pour venir y passer la nuit. On nous a envoyé avec une scie électrique, on coupait des blocs de neige qui s'étaient entassés sur l'igloo pour éviter que le toit s'effondre, j'ai passé des heures à couper des cubes de neige.

Par rapport à Pôle Emploi, j'ai eu des problèmes de désinscription au début, ça a pu être rattrapé plus ou moins, ça m'a toujours saoulé de m'actualiser ; souvent l'actualisation marche pas, je suis obligée de me connecter plusieurs fois par semaine pour que ça marche, y a plein de bugs informatiques qui me saoulent. Sinon ils me laissent tranquille.

8.

Je ne travaille pas. Je donnais des cours de maths à une fille qui était au lycée quand j'étais étudiante. C'est mon père qui avait des contacts et qui m'a proposé ce taf, j'ai dit pourquoi pas. C'était pas une nécessité, j'aurais pas eu le courage de faire les démarches.

J'en garde un bon souvenir, je me sentais assez utile, c'était intéressant, même si j'étais souvent complètement crevée. On discutait aussi pas mal d'orientation, elle voulait faire une classe prépa et je lui disais de surtout pas faire ça et finalement elle a fait la même filière que moi à la fac.

J'ai fait aussi un stage d'un mois dans un labo scientifique où il y avait mes profs, ça m'a plu. C'était un niveau de maths assez haut par rapport à ce qu'on faisait en cours, ça m'a permis de faire des trucs intéressants et d'être autonome. J'étais la petite main de ma prof chercheuse. C'était confort, on s'occupait de moi, c'était une prof que j'aimais bien, j'étais pas obligée de venir. Mais je ne me projetais pas à travailler là dedans plus tard.

En fait ma réflexion portait plutôt sur le fait de quitter les études plutôt que sur le travail. J'avais le sentiment d'être en manque de temps, parce que j'avais plein d'activités à côté, ça me coûtait, je voulais pas abandonner

11.

J'ai du mal avec le terme « travail » du fait de sa racine « tripalium » (instrument de torture). Ça me semble tellement grossier et pourtant nous continuons à l'utiliser. Je lui préfère le terme « ouvrage » ou autre. Le fait de se définir en fonction de notre emploi est insupportable aussi. Même si c'est sûr que la plupart des gens passent tellement d'heures à leur emploi rémunéré que cela conditionne forcément leur être ou du moins que cela définit ce à quoi nous passons la plupart de notre journée.

Je me suis débrouillé à la longue pour avoir le moins besoin d'argent. La plupart de mon argent passe dans la nourriture sans pesticide que j'achète pour le moment et d'aussi loin que je me souviens la plupart de l'argent que j'avais passait dans la nourriture et le loyer. J'ai eu du mal à garder des boulots et à supporter la perte de temps et d'énergie que cela impliquait. Après quelques galères financières après avoir perdu un boulot puis plus assez pour payer le loyer puis squatte bref, j'essaie d'avoir toujours mille euros de côté pour pouvoir me retourner au besoin, payer une caution. Entre deux boulots récemment lorsque j'étais en Grande-Bretagne et avant d'avoir la première paye, je n'avais plus assez d'argent pour l'électricité. Depuis je fais en sorte d'avoir cette petite réserve au cas où.

Le « travail », ce mot vague est utilisé comme passe-partout, à toutes les sauces, tout le temps... Ma position de vie c'est de l'avoir subi et de passer un temps dans un syndicat dit révolutionnaire avec le désir d'être plus fort et de pouvoir peser sur les rapports de force entre employeur·euses et ouvrier·es.

Le passage par une ZAD et de faire une demande de RSA en couple m'a sorti du besoin d'avoir des emplois rémunérés pour avoir accès à de l'argent. C'est le fait d'être sur la ZAD et de croiser des profils de personnes qui étaient déjà au RSA qui m'a fait déculpabiliser et aussi je voyais le gain de temps et l'efficacité à pouvoir redistribuer les 3/4 de ce que je recevais aux différentes caisses de finances et caisses de soutiens de la ZAD. Maintenant que j'en suis parti je ressens plus fortement une illégitimité de toucher cet argent et je vais essayer de trouver un 10-16 heures/semaine

Autant j'aime ce taf, autant je le ferai pas autant d'heures si je n'étais pas payée car ça me prend tout mon temps. Y'a eu des périodes où j'avais pas trop de jobs, où je faisais plein d'activités différentes, du bénévolat, des trucs que j'aime faire comme chanter, découvrir différents milieux / personnes.

J'ai envie de vivre avec le minimum d'argent, j'aime bien ce qui est troc et solidarité.

Après j'ai conscience que je vis dans un certain confort qui n'est pas accessible à tous, c'est facile de vivre avec peu de revenus quand on est sans enfant et qu'on a accès à des aides (la CMU, la colocation en HLM, des tarifications solidaires, des trucs gratuits ou à prix modéré...).

Dans l'aide à domicile, y'a une personne chez qui j'intervenais qui me disait qu'il ne voulait pas créer de liens avec ses assistants car il en était entouré non-stop depuis toujours. Du coup il voulait pas parler avec du tout. Je comprenais son point de vue mais c'était pas possible pour moi d'être un robot, d'être juste dans l'action silencieuse.

La manière dont j'arrive assez bien à vivre le travail, c'est quand je peux être moi-même au maximum, où je vais pouvoir me échanger avec les gens de manière égale. J'ai besoin qu'il y ait une relative continuité entre ce que je fais à côté et le travail.

Dans ce que je fais chez une autre personne pour qui je travaille, y a un dilemme qui se pose entre devoir moral et devoir légal. C'est lui mon employeur mais sa mère est sa tutrice légale. Je prends souvent la décision de faire des choses qu'elle m'a interdite si c'est lui qui me le demande, quand je sens que c'est injuste. Si elle s'en rend compte je serai mise à la porte, mais moralement je me vois pas faire autrement, je ne peux pas répondre à ce qu'elle me demande si je trouve ça injuste. Ce serait pas supportable pour moi.

ça. En fait, par rapport à mon stage qui était pas très important, je vois la fac comme étant beaucoup plus proche d'une situation de travail au sens d'emploi : chaque jour, se lever tôt, obligation de présence, etc.

Je pense que j'ai pas besoin de bosser dans les prochaines années. Je me sens plutôt privilégiée car mes parents me donnent de la thune pour ma vie au quotidien, ils faisaient ça pendant mes études et ont continué malgré le fait que j'ai arrêté la fac. Du coup j'accumule de l'argent qui ne me sert pas parce que mon mode de vie actuel fait que je ne consomme pas, je ne suis pas trop à l'aise avec ça.

C'est pas impossible que je travaille un jour, mais j'ai de la peine à imaginer dans quelles circonstances. Je trouverais ça cool d'être vieille et de dire que j'ai jamais travaillé !

Mes parents ne m'ont jamais forcé à bosser, j'avais un peu la flemme aussi, par contre ils espèrent toujours que je reprenne mes études, c'est inimaginable pour moi.

Ce qui différencie le travail et mes activités, c'est l'obligation de l'extérieur et ce qui en découle : la gestion de son temps (agenda imposé), et donc aussi de son corps et de sa santé physique et mentale (temps de repos). Dans les études et dans le taf, c'est la même. Il y a un rapport autoritaire et totalitaire sur mon temps, mon corps et mon esprit qui vient d'un système extérieur, auquel je me sens obligée, dominée, soumise. Même si maintenant, dans mes activités libres je peux m'imposer des trucs, ça vient de moi vers moi alors c'est ok. Par exemple par rapport au temps, je faisais aussi (et je fais toujours) plein d'autres trucs, que je considère qui font qui je suis et remplissent la vie, mais le fait de n'avoir jamais le temps (parce que les études c'est plus important) et de devoir toujours repousser à plus tard, me plongeait dans d'immenses frustrations. Je faisais beaucoup de parkour et c'était très important pour moi, mais le fait d'être fatiguée mentalement et physiquement pendant les sessions faisait que c'était difficile de suivre le rythme chaque semaine et me mettait en danger parfois (ne pas avoir toute son énergie et sa concentration sur un saut/déplacement peut avoir des conséquences douloureuses).

J'ai encore aujourd'hui le syndrome du bon élève et souvent j'ai l'impression de devoir donner la bonne réponse, peut-être que si je bossais

j'aurais envie de bien faire ; pour le bien de la collectivité il vaut mieux que je ne travaille jamais !

J'ai plutôt envie d'inciter les gens à arrêter leurs études, d'ailleurs je me suis sentie un peu mal d'influencer un copain à quitter aussi ses études, car il avait moins de facilité à s'intégrer socialement dans d'autres milieux, moins d'aide financière aussi. Les années d'études, c'est un peu comme tomber dans un escalier ; tu te prends chaque marche dans la gueule sans avoir le temps de voir la suivante, et l'escalier est long.

De par ma situation privilégiée, j'ai du mal à dire aux gens de ne jamais travailler, par contre j'aime bien inspirer les gens à prendre du temps pour réfléchir à leur vie, voyager, voir d'autres possibles.

J'ai envie d'avoir la liberté de gérer mon temps comme je veux, que ce ne soit pas un truc que je mesure sur une montre, et d'être moins stressée par ça. Dans les études, t'as pas le temps de te poser pour réfléchir, c'est comme un entonnoir dans lequel tout glisse, les années passent vite.

9.

J'ai arrêté de travailler il y a deux ans. J'ai eu plusieurs expériences professionnelles allant du job d'été au taf choisi et valorisé.

J'ai eu l'opportunité de bosser dès 18 ans à McDo, c'était pas par envie mais je pense que je voyais ça comme une chance. Il y avait quelques moments de solidarité entre les employés arrivés depuis peu. Sinon ça reproduisait pas mal de problèmes de la société : les mecs en cuisine avaient des propos sexistes envers les filles à la caisse, de la compétition dans les périodes de "rush", c'était à celle qui bousculait le plus les autres pour s'imposer. Avec les managers c'était pire, on me prenait de haut, je supportais pas l'autorité et j'étais en conflit avec une cheffe qui voulait me forcer à faire plus d'heures sup'. J'ai refusé de les faire alors elle ne m'a plus jamais adressé la parole.

10.

J'ai ramené au plus tard possible le moment où j'ai commencé à travailler, j'ai fait plein de trucs bénévoles et j'ai pas mal vécu de troc, à 18 ans j'étais nourrie logée en échange de soutien à des familles, je ne recevais pas d'argent là où je m'investissais. Et puis j'ai commencé à bosser pendant mes deux dernières années d'études, je donnais quelques cours de langue, j'ai vécu avec environ 300 euros par mois depuis 7 ans.

J'ai cherché à avoir très peu de dépenses à faire en trouvant un logement en échange de services pour les personnes âgées, j'ai essayé différents boulots et je me sens souvent mal dans les rapports humains dans un cadre de travail, j'essaye donc de pas passer trop de temps à travailler. Un jour par semaine c'est top.

C'est pas naturel le travail, je dois trouver quel rôle j'ai à tenir dans le cadre professionnel, je ne me sens pas être moi-même au travail, les gens je les sens pas eux-mêmes, y a des rapports de domination, c'est très dur.

Ça fait 5 ans que je fais de l'aide à domicile, j'ai essayé dans une structure où fallait biper à l'entrée et sortie des gens, c'était hyper stressant. Y'avait les heures de mon emploi du temps numérique sur le smartphone de la boîte qui changeaient sans arrêt dans la journée, j'arrivais sans savoir ce que la personne avait besoin, y avait pas de précision sur le téléphone, c'était horrible.

Depuis je fais directement de l'aide à domicile chez des particuliers employeurs, y a deux personnes que je vois depuis 5 ans. C'est l'état qui les aide à financer ça, c'est pas vraiment de l'argent qui vient de leur poche, donc les rapports humains sont plus simples entre nous, y a pas de boîte qui supervise, c'est assez confortable au niveau humain.

Depuis le confinement je travaille 6 jours par semaine, 8h par jour, chose que j'ai jamais fait pendant si longtemps, je le fais plus pour la personne paralysée que j'accompagne que pour moi, j'en ai pas besoin mais ça me va bien de le faire en attendant de trouver deux ou trois personnes avec qui partager les heures.

On ne remet pas en question la normalité du cercle vicieux qu'est l'injonction : « obéis, travaille, consomme ».

On rentre dans un engrenage et une fois pris dedans, c'est très compliqué d'en sortir. Dans tout ça il y a aussi une crainte indicible du vide, de la solitude et de l'inconnu, qui empêche de partir.

Une des possibilités que je vois c'est d'ouvrir les yeux à son entourage, trouver de nouveaux paradigmes, de réfléchir à comment construire ensemble, tout en faisant partie de ce système. Continuer de toujours remettre en question les choses, faire se questionner les gens, les rendre curieux car on n'est pas habitué à sortir des sentiers battus. Critiquer le système du travail même quand on pense y trouver son compte.

Je ne compte plus travailler, j'ai développé un dégoût profond pour toute notion de travail rémunéré. Si je dois travailler ce ne sera pas par choix mais pour de l'argent, mais je pense qu'on peut très bien vivre autrement, avec peu d'argent, par de la débrouille, un réseau. J'ai l'impression que certains tafs pourraient avoir une utilité mais qu'ils existent dans un système qui lui est défaillant. Trouver du sens dans une structure qui n'en a un qu'économiquement parlant n'est pas satisfaisant.

J'ai eu droit à un contrôle Pôle Emploi pendant ma période de chômage, fallait que je prouve mes recherches d'emploi depuis 1 an. J'ai réussi à dire que je ne gardais pas de copie des lettres de motivation envoyées aux entreprises et ils m'ont laissée tranquille.

Le travail était absurde, quand il n'y avait rien à faire, on nous mettait sous pression, on nous occupait à faire semblant de faire quelque chose. J'enlevais des pailles puis je les remettais.

Ce job m'a donné un avant-dégoût du monde du travail, j'ai rompu mon contrat avant la fin car je craquais psychologiquement, je ne me sentais pas adaptée.

Sous la pression de mes parents j'ai bossé à la fin de mes études dans une école primaire. Je pouvais animer des ateliers d'arts plastiques et d'informatique, c'était peu payé mais c'était sympa parce que j'avais pas beaucoup d'heures à faire. Mais je n'avais pas du tout d'autorité, et je ne me sentais pas à ma place dans cet environnement. J'ai vu des relations de compétitions entre instits carriéristes et hypocrites. Ça fait partie des emplois qui pourraient être utiles mais qui sont bloqués dans un système impossible à détruire.

J'ai bossé aussi quelques années dans des agences de communication. Je suis rentrée dans ce piège parce que j'avais pas l'âge de toucher le RSA, je n'étais plus chez parents, fallait que je paye un loyer, j'étais complètement isolée, avec peu de relations sociales. Je sentais une pression sociale très forte de montrer de quoi j'étais capable, prouver qu'avoir fait des études menaient à quelque chose. C'était un moyen de me rassurer moi et mon entourage.

Comme beaucoup de monde, je n'étais pas adaptée au monde du travail, j'avais peu d'estime de moi, j'étais assez angoissée. J'ai passé plein d'entretiens en montrant ce que j'avais fait dans le cadre de l'école, mais fallait prouver son employabilité et j'étais souvent à côté de la plaque. J'ai même voulu être à mon compte sans jamais avoir fait l'effort de démarcher des clients.

Je suis partie à l'autre bout de la France pour un taf qui correspondait à ce que je voulais, mais j'ai failli démissionner la première semaine. Je me faisais exploiter, payée au Smic à faire à la fois la création de visuels, aider à conduire des camions, aménager du mobilier. Je bossais sur des stands le soir très tard, dans des immenses bâtiments vides de tôle et de métal, construits pour créer des décors commerciaux et recevoir des milliers de personnes pendant des grands salons d'entreprises et de collectivités.

Ça me faisait pas mal déchanter, j'étais frustrée du décalage entre les études où on laissait libre cours à notre imagination, même si j'ai beaucoup de critiques à faire sur les études, et le monde du travail qui cloisonnait tout et me faisait découvrir son aspect marchand, me rendant esclave de

boîtes aux valeurs opposées aux miennes, mais j'ai fini par me conformer au rôle qu'on m'assignait et à y rester. Il y avait aussi le piège de « l'entreprise familiale » et les invitations chez les patron.nes qui essayaient de glisser des relations d'amitié dans tout ça, à nous inviter chez elleux, je me suis rendue compte au fur et à mesure que c'était faux et intéressé.

Le plus aliénant là dedans c'est que tu ne sors jamais du travail, ta vie devient travail. La journée de travail ne finit jamais à l'heure indiquée sur le contrat, on y pense encore le soir et la nuit.

Quand je bossais, j'émettais quelques critiques surtout sur les conditions de travail. C'était plutôt porté grâce aux idées gauchistes de ma famille, mais je ne remettait pas en question la globalité du système capitaliste. Il y a eu plusieurs moments où j'ai essayé de ralentir ou saboter mon taf. Une fois on a voulu me faire une rupture conventionnelle de contrat, ma collègue était totalement résignée à se laisser faire. Je l'ai embarquée avec moi pour aller voir des syndicats, des permanences juridiques, on a créé un rapport de force en ayant un discours commun, on disait non à plein de demandes des patrons, on était dans un conflit ouvert. Je bloquais leur numéro sur mon téléphone perso, je ne répondais pas au téléphone du bureau, j'arrivais tout le temps en retard, je faisais le minimum, je râlais pendant les réunions en m'opposant à eux en permanence. C'était parfois dur à tenir moralement, d'être tout le temps dans la confrontation. Je suis partie de ce taf en emportant plein de bouteilles d'alcool et des disques durs, c'était le minimum que je pouvais faire.

Dans le dernier boulot que j'ai eu, j'étais dans un rapport quasi schizophrénique, où j'imprimais et collais des affiches au taf pour des projections anti nucléaires, où je parlais véganisme alors qu'on bossait pour des industries pro viande et pro nucléaires. J'ai essayé de me faire virer, j'arrivais à plus de 10h alors que j'habitais à 5 minutes, je prenais mon petit dej' devant mon écran, je passais du temps à discuter avec une collègue, et mon patron ne disait rien. J'avais un poste confortable sans trop de pression, y avait une grosse part créative où je passais plus de temps à faire d'autres trucs. J'en faisais le minimum, je disais non souvent,

j'attendais juste l'occasion de partir, en pensant à ce que j'allais faire de ma vie post-travail.

J'ai eu surtout l'impression d'avoir perdu du temps durant ces années, ça me pose aussi un questionnement sur comment amener des critiques du travail, comment se faire rencontrer ces mondes que tout oppose. Je suis sortie de mes tafs usée par des angoisses accumulées au fil des années, à cause des tensions avec mes patron.nes, du stress de bosser souvent dans l'urgence.

J'ai eu un déclic grâce à des potes qui se sont politisés, qui étaient passés sur des lieux de lutte, j'ai eu des conversations passionnantes et j'ai commencé à m'intéresser aux milieux militants. C'est une période où j'ai décidé de prendre en main ma vie à plein de niveaux.

Quitter le monde du travail m'a libérée d'un poids énorme, mes idées politiques ont évolué rapidement, mes réflexions sur le travail aussi.

C'est hors du monde du travail que j'ai noué des liens et créé des relations riches, j'ai découvert des modes de faire et de vivre différents, plus en phase avec mes idées politiques émergentes. Vivre en collectif, voyager, cultiver, construire, écouter, lire, perturber et organiser des événements, écrire, manifester, débattre... Ce ne sont pas des activités que je considère comme du travail au sens du mot 'travail'; parfois, j'utilise les mêmes outils que je pouvais utiliser au taf mais les contraintes, les conditions et surtout l'absence de hiérarchie et d'autorité fait que ça les différencie complètement.

Je suis aussi consciente que c'est pas juste une question de choix individuel, qu'on doit pas être dans un discours culpabilisant pour les autres, qu'on doit faire en sorte de lutter ensemble.

J'ai pas le pire vécu de travail mais ça n'enlève rien à ma critique ; je me positionne complètement contre ce système. Je ne pense pas que toute expérience de travail est enrichissante, bien au contraire, y a pas besoin d'avoir vécu une situation de salarié pour avoir un discours contre le travail, peu importe sa nature. On est dépossédé de notre capacité de décision, on subit ce qui arrive d'en haut, au pouvoir, on obéit parce qu'on est fatigué et qu'on n'a plus le temps de réfléchir. Tout est mis en œuvre dans la société pour qu'on soit soumis le plus possible et surtout résigné.